hors série - février 2019



villederueil.fr









histoire de notre ville est très ancienne ! Les premières installations humaines remontent à la préhistoire et on retrouve la toute première mention historique de Rueil - plutôt de Rotoialum villae - dans un rarissime ouvrage rédigé au VIe siècle par Grégoire de Tours. Quant au terme Malmaison, il dériverait de « mala mansio » maison du malheur - en souvenir du massacre des troupes de Charles II le Chauve (vers 845) par les Vikings sur les bords de Seine

Depuis des années, vous retrouvez régulièrement dans les pages du Rueil Infos les secrets de l'histoire des lieux, des rues, des bâtiments... Ces « anciennes actualités », vivantes, insolites et anecdotiques nous remémorent le riche passé de notre ville.

Cette rubrique passionnante ne pourrait pas être réalisée sans le précieux concours des membres de la Société historique de Rueil-Malmaison (S.H.R.M.) actuellement présidée par Didier Ducros (et autrefois dirigée par Liliane Kalenitchenko qui vient, hélas, de nous quitter). Pour remercier ces bénévoles, à la fois chercheurs et divulgateurs, et pour

permettre à tous les Rueillois de garder une collection de ces articles -qui vont de juin 2010 à janvier 2019-, nous les avons regroupés (dans un ordre thématique et non pas chronologique), dans ce « hors-série » très spécial!

Oue vous sovez Rueillois de longue date ou que vous veniez de vous installer en ville, nous souhaitons que vous puissiez vous approprier l'histoire de notre ville afin de mieux faire corps avec elle. Dans cet esprit, nous sommes certains que ce magazine suscitera votre attention. D'ailleurs, si le passé vous intéresse ou si vous êtes en possession d'objets ou documents anciens, n'hésitez pas à contacter la S.H.R.M. pour apporter, vous aussi, votre contribution et, qui sait, peut-être devenir membre à votre tour? Bonne lecture!

PATRICK OLLIER

Maire de Rueil-Malmaison Président de la Métropole du Grand Paris

DIDIER DUCROS

Président de la Société historique de Rueil-Malmaison





LE MAGAZINE MUNICIPAL D'INFORMATIONS DE RUEIL-MALMAISON - Hôtel de Ville : 13 bd Foch, 92501 Rueil-Malmaison Cedex - Tél.: 0147326565 • Directeur de la publication : Patrick Ollier • Codirecteur de la publication : Jean Christian Larrain • Rédactrice en chef : A.-M. Conté [©]photos : ville de Rueil-Malmaison • Conception, réalisation : **DPS** Les indés // • Imprimerie : Groupe Morault • Régie publicitaire : C.M.P. : 7 Quai Gabriel Péri, 94340 Joinville-le-Pont - Tél. : 01 45 14 14 40 ou 06 69 62 09 97. Imprimé sur du papier issu de forêts gérées durablement.

La société historique : 40 ans de passion

Dans cet article de mai 2013 la société historique de Rueil-Malmaison venait de fêter ses 40 ans!

a création de la Société historique de Rueil-Malmaison (S.H.R.M.) remonte donc à l'année 1973. À l'époque, le maire, Jacques Baumel, demande à André Mantois, qu'il surnomme «l'historien de la ville», de créer une association en vue de rassembler un fonds documentaire. Son envie est d'ouvrir un musée local évoquant les principaux faits marquants de l'histoire rueilloise.

L'ancienne mairie pour adresse

Le musée municipal de Rueil-Malmaison ouvre ses portes en février 1982, aménagé dans les locaux de l'ancienne mairie. C'est là que la S.H.R.M. tient sa permanence et organise la plupart de ses événements et expositions. En hommage à son fondateur, disparu en 1977, une salle porte le nom d'André Mantois. Sa fille, Liliane

Nous pouvons compter sur une trentaine de bénévoles qui participent activement à la vie de la société historique.

Christian Latou

le cas d'Aline Vojtovic. Docteur en histoire et Rueilloise depuis 40 ans, elle est entrée à la société en 2004 et est l'auteur du dernier ouvrage édité par la S.H.R.M., Rueil-Malmaison 1789-1939. Démocratie locale et identité urbaine (lire encadré), fruit de quatre années de travail.



Lors de la soirée de gala du 14 avril, Liliane Kalenitchenko, en présence des élus, félicite Christian Latou, son successeur à la présidence de la S.H.R.M., d'avoir reçu la médaille de la Ville.

Kalenitchenko, lui succède à la direction du musée et à la présidence de la S.H.R.M. Elle y reste... 38 ans. Désormais chargée de mission pour le musée au cabinet du maire, elle a passé le relais à Christian Latou, qui exerce la fonction de président depuis maintenant deux ans.

250 adhérents dans ses tablettes

Dès sa création, la S.H.R.M. est affiliée à la Fédération des sociétés historiques et archéologiques d'Île-de-France, ce qui lui vaut une vraie reconnaissance. Cette envie d'étudier et de divulguer l'histoire de Rueil est partagée par les 250 adhérents actuels. C'est, par exemple,

À la disposition de tous

Étudiants en quête de documentation, curieux à la recherche d'informations..., tous sont les bienvenus au centre de documentation que la S.H.R.M. met à la disposition du public. Pour ses membres, elle publie, à chaque début d'année, un bulletin contenant de nombreux articles sur la ville et les personnages qui l'ont habitée. Elle organise également des sorties. La dernière en date a eu lieu en mars, à Fontainebleau, sur les pas de Napoléon. «Nous pouvons également compter sur une trentaine de bénévoles qui participent activement à la vie de la société historique», conclut Christian Latou.

Enfin, si l'on pouvait offrir à la S.H.R.M. le cadeau dont elle rêverait pour son 40° anniver-

saire, elle demanderait sûrement un petit paquet de nouveaux, et pourquoi pas jeunes, adhérents... Alors, n'hésitez pas à la contacter!



Depuis cet article, certains nous ont quittés. Christian Latou est décédé le 10 mars 2014, à l'âge de 71 ans, et Liliane Kalenitchenko, le 4 décembre 2018, à l'âge de 87 ans.

Les dernières publications de la société historique

La société historique édite des ouvrages retraçant l'histoire de la ville, dont voici les derniers titres, à commander ou consulter auprès de la S.H.R.M.:



Rueil-Malmaison 1789-1939. Démocratie locale et identité urbaine. On y découvre la vie quotidienne, civile et politique d'après la Révolution, où Rueil

comptait 3000 habitants seulement. À travers les petits événements locaux et les grands événements nationaux, le lecteur est transporté jusqu'en 1939, où apparaît la notion de banlieue.



Promenades historiques dans les rues de Rueil.

400 pages en couleur très illustrées indispensables pour qui souhaite

qui peuvent s'y être déroulés (32€).



Cent ans de vie à Rueil.

Retraçant un siècle de vie à Rueil, ce superbe ouvrage est illustré de photos d'époque et de cartes postales

Abordant des thèmes aussi variés que les sports, associations, transports, loisirs, l'économie et l'éducation, il satisfait la curiosité des grands et des petits (20€).

Sans oublier deux ouvrages signés Dominique Lécroart: **Le Domaine de Richelieu à Ruel** (16 €) et **Saint-Pierre Saint-Paul de Rueil-Malmaison** (15 €), disponibles à la S.H.R.M.



Inauguration du musée d'histoire locale par Jacques Baumel et Liliane Kalenitchenko, en février 1982.

Vivante mémoire

Fondé en février 1982 à l'instigation de Jacques Baumel, le musée d'histoire locale célèbrait en 2012 son 30° anniversaire. L'opportunité de revisiter toutes les strates du passé rueillois, mais aussi de revenir sur les réalisations d'une institution soutenue par l'engagement de passionnés.

est en 1973 que l'ancien maire de notre ville décide de créer la Société historique de Rueil-Malmaison (S.H.R.M.) afin d'entreprendre des travaux de recherche et de collecter des objets et documents en vue de l'ouverture d'un musée municipal. Dotée d'un comi-

té de parrainage prestigieux, cette dernière intègre

aussitôt la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris-Île-de-France.

Un concentré d'histoire rueilloise

«Les bénévoles de la S.H.R.M., dont mon père, André Mantois, se sont acquittés de leur mission

de manière certes artisanale, mais avec enthousiasme et ténacité, se souvient Liliane Kalenitchenko, présidente de la S.H.R.M. pendant 30 ans. Grâce aux premiers achats de gravures et aux dons de Rueillois, le musée a pu être inauguré à l'ancienne mairie en 1982. » Depuis, celui-ci n'a cessé de monter en puissance. À la faveur d'une politique d'acquisitions de plus en plus affinée, il s'est adjugé des lots exceptionnels, rares ou insolites, relatifs aux grandes personnalités politiques, artistiques, littéraires ou scientifiques liées à Rueil, de Richelieu à Jacques Faizant. «Complémentaire du musée de Malmaison, avec lequel il coopère en bonne intelligence, il s'intéresse également à l'univers socioéconomique de la commune, dont l'urbanisation accélérée ne doit pas faire oublier ce qu'elle était encore voici à peine 50 ans: une cité agricole et industrielle »,

rappelle Marie-Aude Picaud, sa directrice. Classé «musée de France» en 2003, l'établissement compte quelque 3000 pièces, auxquelles s'ajoutent celles du musée franco-suisse (1500) et de la donation Benn (1000). Parmi ses trésors figure bien sûr la momie égyptienne d'une fillette de 5 ans, datant de 325 avant J.-C., découverte en 2001... dans les encombrants de la caserne Guynemer!

La société historique représente le bien le plus précieux de notre ville : la mémoire ! J'ai décidé de tout mettre en œuvre pour que son action soit poursuivie à travers le projet d'un nouveau musée.

Patrick Ollier

Une dimension événementielle

Outre son œuvre de prospection et d'enrichissement de ses collections, le musée se distingue par les manifestations et les publications qu'il a organisées et éditées au cours de ses trente années d'activité. Réputé pour la qualité de ses expositions (dont «Richelieu» en 1984, «Commerce et artisanat d'autrefois» en 1987, «Bonaparte, jeune général» en 1996, «Cent ans de vie à Rueil» en 2000, «Histoire du mont Valérien», en association avec les sociétés historiques de Nanterre et Suresnes, en 2011, «Bonaparte en Égypte», dans le cadre du Jubilé impérial, en 2012, etc.), il s'est également illustré par deux colloques d'anthologie, consacrés aux Gardes suisses et aux relations franco-suisses, parmi tant d'autres initiatives appréciées des Rueillois.

LE MUSÉE FÊTE SES 30 ANS

- Exposition autour de 30 grands
 personnages qui ont marqué l'histoire de
 Rueil: le père Joseph, Richelieu, François
 Sublet des Noyers, André Masséna, le prince
 Eugène, la reine Hortense, Eugène Labiche,
 André Disdéri, Édouard Manet, les Coquelin,
 Edward Tuck, Henri Regnault, Georges
 Feydeau, Maurice de Vlaminck, Édouard
 Belin, Gabrielle Colonna-Romano, Jacques
 Faizant, etc.
- ▶ Cycle de trois conférences animées par des spécialistes : Richelieu, la reine Hortense, Gabrielle Colonna-Romano
- Atolier pour le jeune public

Perspectives d'avenir

«Le musée d'histoire locale, dont nous fêterons les 30 ans à travers une série de rendez-vous pour tous les publics souffre toutefois de l'exiguïté de ses locaux, reconnaît Olivier de la Serre, maire adjoint à la Politique culturelle. Je souhaite que nous puissions bientôt lui offrir les conditions d'une meilleure mise en valeur de ses richesses.» Dans cette attente, après sa fusion

avec les archives anciennes (1640-1982) à la demande de Patrick Ollier en 2012, l'année 2013 marquera une nouvelle étape dans son évolution, via l'adoption d'un logiciel de récolement [inventaire des collections]. Le musée d'histoire locale est décidément entré de plainpied dans le XXI° siècle!

Musée d'histoire locale: place du 11-Novembre Tél.: 01 47 32 66 50 Visites libres et guidées en lien avec l'office de tourisme



Depuis cet article de novembre 2012, Marie-Aude Picaud a été remplacée à la direction du musée d'histoire locale par Claire Maurer-Montauzé.

Une maison à travers les âges

Le « pavillon des Jonquilles », la belle propriété du 37 rue Jean le Coz, abrite le siège de la Société historique de Rueil-Malmaison (S.H.R.M.) et d'autres services (*lire encadré*). Mais elle a connu depuis le XVIII^e siècle une grande diversité d'occupants et de multiples utilisations. Retour en arrière...



lle a failli devenir l'hôtel de ville! En 1854, le bâtiment de la mairie de Rueil-Malmaison étant exigu et vétuste, proposition est faite au conseil municipal d'acquérir une grande et belle maison située au 37 rue de Marly, l'actuelle rue Jean le Coz. Malgré l'avis très favorable de la commission constituée pour étudier le projet, celui-ci est abandonné.

La bâtisse était en effet à vendre, après avoir abrité pendant dix ans une pension de jeunesse tenue par les époux Mathias. Créée en 1840, l'institution jouit très vite d'une grande renommée à Rueil et alentour, grâce à la qualité des installations, de l'instruction, de la nourriture, de l'hygiène... À l'époque, on peut lire : « (...) Cette institution, par la spécialité et la direction de ses études, ne craint pas de rivale dans les environs de Paris. » Mais le succès épuise le couple et pousse Armand Louis Mathias à céder l'établissement à un successeur. Hélas le nouveau directeur, l'abbé Guichard, ne pourra jamais mettre en œuvre son programme éducatif, ne disposant pas des diplômes nécessaires pour enseigner...

Une grotte en forme de rocher

La propriété offrait pourtant un cadre tout à fait approprié. Alors qu'elle avait longtemps appartenu au

domaine de Bois-Préau, elle était devenue en 1774 la propriété de Nicolas Jean Baptiste Denis, qui voulait en faire sa maison de campagne. Le chevalier conseiller du roi, premier président du bureau des finances et auditeur honoraire en la chambre des comptes, démolit les anciens bâtiments pour ériger une grande maison bourgeoise.

Le principal corps de logis comprend alors, entre autres pièces, un salon octogonal en avant-corps sur la façade et est entouré de deux ailes. Deux autres bâtiments s'élèvent de chaque côté de la cour, occupés par les cuisines, la lingerie, le bûcher, la remise, l'écurie, l'étable... Les grilles ouvrent sur une grande cour agrémentée d'une pièce d'eau. L'arrière de la maison recèle un magnifique jardin avec une autre pièce d'eau traversée par un pont en bois et, au fond, une grotte en forme de rocher d'où l'eau s'écoule dans un bassin. Une serre et une orangerie complètent l'ensemble, ainsi qu'une basse-cour. Le tout s'étend sur plus de 5000 m² jusqu'à la ruelle Girouix.

Des laboratoires de biologie

Passée notamment entre les mains de Jean Joseph d'Herbes, nommé maire de Rueil-Malmaison en 1822 à la suite de la démission de Bertin, la propriété retrouve, après l'épisode de la pension, sa fonction L'Institut français du pétrole rachète les locaux et les transforme en bureaux, ce qu'ils sont toujours pour la S.H.R.M. et d'autres associations rueilloises

d'habitation bourgeoise en 1857. Cette année-là, trois propriétaires l'acquièrent ensemble, les époux Benois et le général Noël Varin-Bey, de retour en France. Le très honorable officier avait quitté le pays en 1827, probablement pour fuir ses créanciers, et s'était retrouvé au service du pacha vice-roi d'Égypte, qui lui avait délivré le titre de bey. Un titre qu'il avait décidé d'accoler à son patronyme.

La maison demeure une résidence principale jusqu'en 1924, quand les pharmaciens Drouet et Plet la transforment en laboratoires de biologie et de physiologie appliquée. La société emploie alors une centaine de salariés, auxquels s'ajoutent vingt-cinq représentants. Elle est dissoute au décès de M.Plet. L'Institut français du pétrole rachète les locaux et les transforme en bureaux, ce qu'ils sont toujours pour la S.H.R.M. et d'autres associations rueilloises. Une occupation qui contribue à entretenir la mémoire de ce vestige du passé.



Les archives communales se trouvent au musée d'histoire locale: place du 11-Novembre-1918

L'importante collection des registres paroissiaux et de l'état civil conservée dans les archives municipales est une mine d'informations sur l'histoire et l'évolution de la ville au fil des siècles.

a consultation de ces innombrables registres apporte un éclairage précieux sur notre ville, à travers les différents événements de la vie des Rueillois, de 1640 à nos jours. On suit la vie des Besche, Maugest, Filliette, Hubert, Godefroy, etc., qui ont été longtemps vignerons ou blanchisseurs. On retrouve les propriétaires des différents châteaux de Rueil, à commencer par Richelieu, seigneur de Rueil dont le décès, bien qu'intervenu à Paris, est signalé à Rueil en 1642, mais aussi les Perrot de Malmaison, les Choart de Buzenval...

On constate la forte mortalité des jeunes enfants et les décès dus aux épidémies. On découvre, au XVII^e siècle, les cérémonies pour «exercer l'office et la charge des sages-femmes», qui imposent «une femme de bien et d'honneur», car elle a la responsabilité de baptiser l'enfant s'il est en danger de mort, ou encore le baptême des cloches,

dont les parrain et marraine sont immanquablement des personnalités importantes du bourg.

Des enfants

On fait la connaissance des gardes suisses implantés à Rueil dès 1668, qui s'installent au XVIII^e siècle dans la caserne. Leur succès auprès des jeunes Rueilloises donne lieu à des mariages et des naissances. Tout

comme plus tard, en 1803-1804, les chasseurs à pied de la garde consulaire. Et que de naissances d'enfants naturels en ces années!

On retrace les régiments qui se sont succédé à la caserne et même son occupation par les troupes étrangères. On apprend qu'en 1815, elle est devenue un hôpital militaire.

Avec l'arrivée de Joséphine à Malmaison figurent souvent dans ces registres les noms de Rueillois au service de l'impératrice: portier, frotteur, échanson, argentier, oiselier, cocher, etc. Quant à son émouvant acte de décès, elle y est dite «impératrice», tandis que Napoléon n'est que « général en chef de l'armée d'Italie»!

Les morts de Buzenval

On découvre également quelques belles surprises: une signature toute simple de «Joséphine» au bas de l'acte de mariage d'Annette de Mackau, dame de palais de l'impératrice, avec le comte de Saint-Alphonse; celle de Massena en 1804, témoin d'une naissance chez son régisseur; celle de la reine Marie-Christine d'Espagne pour le mariage de sa fille avec le prince Czartoryski.

On découvre aussi les morts des combats de Buzenval en 1870-1871, à l'instar du Français Raoul Bohrer de Kreuznach, tué à 19 ans, dont la tombe se trouve dans le petit cimetière de la rue du Commandant-Jacquot.

On y apprend aussi le décès, en 1852, de Pradier, grand sculpteur du XIXº siècle, le mariage avec une Rueilloise de Louis-Ernest Barrias, le célèbre sculpteur du groupe La Défense de Paris, et la mort de Georges Feydeau. On y trouve la signature de Maurice de Vlaminck au mariage de son frère et à la naissance de sa fille... Bien d'autres actes encore témoignent du riche passé de Rueil.



On découvre également quelques belles surprises : une signature toute simple de « Joséphine » au bas de l'acte de mariage d'Annette de Mackau, dame de palais de l'impératrice, avec le comte de Saint-Alphonse.

Du curé au maire

Pendant plus de 150 ans, les registres ont été tenus par le curé de la paroisse, qui y inscrivait les baptêmes, les mariages et les décès... des catholiques uniquement. À partir de la loi du 20 septembre 1792, cette mission a été confiée aux officiers municipaux : l'état civil était créé. Dès lors, les actes seront signés par le maire ou l'un de ses adjoints et concerneront tous les habitants.

Au commencement...



Une passionnante découverte de notre territoire à l'âge de pierre à l'occasion de l'exposition « 86 pieds sous terre », réalisée en partenariat avec le service archéologique interdépartemental 78-92.

La zone des Closeaux a renouvelé la compréhension que nous avions de la préhistoire de notre région.

Philippe Tessier, responsable des archives municipales

histoire «rueilloise» ne débute pas avec Richelieu ou Napoléon, mais étend ses racines jusqu'aux temps les plus reculés de l'occupation humaine du continent européen. Désireux d'appréhender notre passé dans sa globalité, le musée d'histoire locale a choisi de révéler au grand public les richesses d'une période fondatrice, du paléolithique supérieur au néolithique. «Une initiative de cette ampleur est inédite dans notre ville, souligne Olivier de la Serre, adjoint au maire aux Affaires culturelles. Les objets, exposés pour la première fois pour la plupart, éclairent un versant méconnu de notre histoire.»

Des trésors en sous-sol

En effet, «86 pieds sous terre» réunira le fonds archéologique du musée, composé essentiellement des trouvailles du marbrier Lucien Mantois au cimetière ancien, dans les années 30 et 40, et le produit des recherches effectuées par l'Association pour les fouilles archéologiques nationales (Afan, aujourd'hui Inrap) lors du chantier de l'A86, de 1993 à 2000. À cet égard, la zone des Closeaux recelait des merveilles. «Ce site des bords de Seine a renouvelé la compréhension que nous avions de la préhistoire de notre région», précise Philippe Tessier, responsable des archives municipales et commissaire de l'exposition. Accompagnées de matériel pédagogique, de

photographies et de reconstitutions, les pièces présentées (ossements, silex et autres outils en matière minérale et animale, bouteille en céramique, moulage de sarcophage...) permettront aux visiteurs de visualiser les paysages et l'organisation de l'espace à différentes époques, de s'informer sur le mode de vie de nos lointains ancêtres, exploitant les ressources disponibles selon les évolutions climatiques, depuis les chasseurs-cueilleurs nomades jusqu'aux premiers agriculteurs en voie de sédentarisation. «Loin d'être des "primitifs", ceux-ci manifestaient une connaissance approfondie de leur environnement», complète Philippe Tessier.

Une profession en pleine mutation

L'exposition offrira également l'opportunité de mettre en lumière, à travers une série de clichés, un métier de plus en plus technique et spécialisé. Ni Indiana Jones ni universitaire suranné affublé de ses seuls truelle et pinceau, l'archéologue contemporain, issu d'un éventail de disciplines scientifiques (climatologie, géologie, palynologie, etc.), intervient dans un cadre réglementaire précis (ex: archéologie préventive) et emploie des méthodes qui empruntent aux dernières avancées technologiques (sondages, études préliminaires, détection de matériaux enfouis, analyse poussée des vestiges...). De quoi éveiller l'intérêt, voire des vocations!

Un volet éducatif

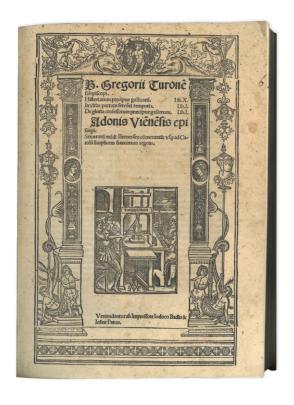
À ce titre, les nouvelles générations sont largement associées à la démarche. Ainsi, les membres du club Imag'In multimédia ont conçu, dans le cadre d'un atelier d'« archéo-maquettisme », une maquette d'un campement paléolithique, remarquable de minutie, qui sera installée au musée à l'occasion des Journées nationales de l'archéologie, du 16 au 18 juin. Celleci sera agrémentée d'un reportage à la rencontre d'une archéologue renommée et d'un jeu vidéo sur le thème de l'archéologie. « Cette forme ludique favorise l'appropriation de la thématique par les jeunes, qui deviennent de véritables acteurs muséographiques», relève Stéphane Dubost, responsable de l'animation. Parallèlement, des ateliers scolaires, ouverts aux élèves du C.E.2 à la 6e, mettront en exergue la mission et les moyens de l'archéologie. «Des visites et des activités diverses (poterie, inventaire, dessin archéologique...) seront proposées en fonction des niveaux», annonce Angéline Petit, médiatrice culturelle.

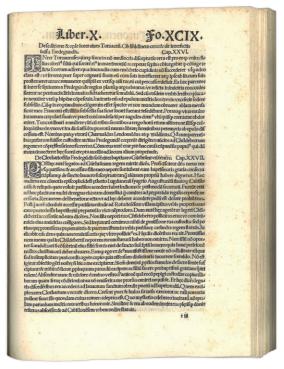
Une invitation générale à porter un autre regard sur un «banal» axe de communication quotidien, qui n'est autre que le berceau historique de notre commune!

Le lion de Rueil

Lors des fouilles a été découvert, au sein d'un foyer de campement paléolithique, un os de phalange de lion des cavernes européen. Celui-ci serait l'un des derniers représentants de cette espece de pléistocène (ère glacière), vicitme de la disparition de ses proies liée au réchauffement brutal du climal.

Récemment acquis par la Ville, un ouvrage qui compte parmi les premiers à avoir été imprimés en France fait remonter au VI^e siècle la toute première mention historique de Rueil. Notre commune n'est alors qu'une vaste exploitation agricole, propriété du roi de Paris.





eulement une vingtaine d'exemplaires dans le monde... dont un à Rueil ! La Ville vient d'acquérir une édition de 1512 de l'Histoire des Francs rédigée par Grégoire de Tours au VIe siècle. « Un ouvrage rarissime donc, et d'un intérêt capital pour la connaissance du passé de notre commune », souligne Didier Ducros, président de la société historique. Au folio 99, on y trouve en effet la première mention historique de Rueil. Ou plutôt de Rotoialum villae, également Rotariolensem villam dans cette copie. L'expression désigne ce qui n'est alors qu'une villa, dans le style romain. « Il s'agit d'une grande propriété agricole qui comprend des champs, des communs pour entreposer le matériel et les productions, essentiellement du grain et des fruits, mais aussi des logements pour les personnes qui travaillent sur l'exploitation, ainsi qu'une bâtisse principale qui accueille le propriétaire des lieux lors de ses visites », explique Philippe Tessier, du service des archives de la Ville.

En latin dans le texte

Le livre ne donne pas plus d'indications sur la nature de cette habitation. Mais en croisant avec les recherches archéologiques qui, dans les années successifs pour aménager des terrains agricoles.

Mais au fait, que s'est-il passé dans ce Rotoialum qui justifie que Grégoire, évêque

Un ouvrage rarissime donc, et d'un intérêt capital pour la connaissance du passé de notre commune

Didier Ducros, président de la société historique

en pierre sèche dans le sous-sol de l'ancien cimetière rue Liénard, on en déduit que ce bâtiment était en dur. « Plutôt une bâtisse modeste qu'un palais », tempère toutefois Philippe Tessier. L'ouvrage atteste également le caractère agricole de la ville. D'origine celte, Rotoialum est en effet formé du préfixe Rot, qui signifie potentiellement le « gué » ou la « roue » (sans aucune certitude), et du suffixe -oialum, pour « clairière ». Or l'on sait, toujours grâce aux fouilles archéologiques, que le territoire rueillois a fait pendant des siècles l'objet de défrichements

de Tours et chroniqueur officiel du royaume des Francs, le mentionne ? Peu après l'assassinat en 584 de Chilpéric, roi de Paris, sa femme Frédégonde demande au roi Gontran de Bourgogne, frère de son défunt mari, la protection de son fils Childebert à travers un baptême. Tandis que la cérémonie se prépare à Nanterre, Gontran rejoint sa villa de Rueil et y fait venir l'enfant pour parlementer avec la mère... Un passage que vous pourrez lire en latin dans le texte.

À double titre

Ce récit « en direct », Grégoire de Tours (540-594) étant contemporain des faits, a donné lieu au fil du temps à plusieurs manuscrits, conservés dans des monastères. Jusqu'à ce qu'au XVI^e siècle, Josse Bade et Jehan Petit, deux des plus grands libraires et parmi les premiers imprimeurs français, publient une édition des œuvres de l'évêque. «Cette entreprise repose sur un principe humaniste qui consiste à diffuser la connaissance à travers le monde», explique Philippe Tessier. Les éditeurs compilent et recoupent une dizaine de versions différentes du manuscrit afin de s'approcher le plus possible du texte originel. «Cet exemplaire de 1512 est la première édition imprimée de cet ouvrage ancien, un princeps qui nous offre ainsi la première mention imprimée de Rueil, souligne Olivier de la Serre, maire adjoint aux Affaires culturelles. Il constitue un précieux témoignage sur l'histoire de notre ville mais aussi sur les débuts de l'imprimerie.» Un ouvrage remarquable à double titre donc, que vous pourrez découvrir pour la première fois lors de l'exposition Bleu qui se tiendra du 26 mai au 31 août au musée d'Histoire locale. Où il restera.

L'impératrice Joséphine

Le 29 mai 1814, l'impératrice Joséphine s'éteignait à Rueil. Portrait d'une femme au destin exceptionnel qui a influencé toute une époque.

ée le 23 juin 1763 aux Trois-Îlets, en Martinique, Marie Josèphe Rose Tascher de La Pagerie est la fille aînée de Rose Claire des Vergers de Sannois et de Joseph Gaspard Tascher de La Pagerie, dont la fortune repose sur l'exploitation de la canne à sucre. Après avoir reçu l'éducation d'une jeune fille de haute extraction, elle est unie au vicomte Alexandre

de Beauharnais, qu'elle suit en France. Mère de deux enfants, Eugène et Hortense, la jeune femme devait souffrir des frasques d'un mari volage et dépensier au point de réclamer la séparation, en 1785. Trois ans plus tard, elle regagne la Martinique.

Rescapée de la tourmente

En 1790, alors que les troubles révolutionnaires atteignent les Antilles françaises, elle embarque de nouveau pour Paris, où Alexandre occupe le poste prestigieux mais exposé de président de l'Assemblée constituante. Après la dissolution de cette dernière, il rallie l'armée du Rhin. Tenu responsable de la chute de Mayence en juillet 1793, il est incarcéré à la prison des Carmes. Dénoncée à son tour, son épouse allait le rejoindre dans les geôles de la Terreur. Le commandant en chef déchu est quillo

mandant en chef déchu est guillotiné le 23 juillet 1794, tandis que Rose (qui ne s'appelle pas encore Joséphine) échappe de justesse au couperet à la faveur de la chute de Robespierre, le 9 Thermidor de l'an II.

Une femme en vue

Libérée le 6 août 1794, dépossédée de ses biens et chargée de famille, elle met habilement à profit ses relations avec les élites d'Ancien Régime afin de La Malmaison, qu'elle aménage fastueusement, elle donne libre cours à sa passion de la botanique et des animaux exotiques.



Portrait de l'impératrice Joséphine © R.M.N.-Grand Palais (musée des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau)/Gérard Blot

recouvrer l'aisance sociale due à son rang. En quête de soutiens politiques, elle se rapproche de Barras, figure de proue du Directoire. Lors d'un dîner mondain, celui-ci lui présente l'officier prometteur Napoléon Bonaparte, qui succombe à son charme. Bien qu'elle ne partage pas les sentiments qu'il lui voue, la veuve trentenaire, rebaptisée Joséphine par son prétendant, accepte le mariage, au grand dam du clan corse. Sitôt les noces célébrées, le 9 mars 1796, le général en chef

de l'armée d'Italie tout juste promu entame une brillante campagne militaire. Les conquêtes d'une autre nature menées par Joséphine, de même que les infidélités de Napoléon, entachent néanmoins le bonheur du couple.

Le temps de la consécration

Toutefois, à partir du 18 Brumaire (9 novembre 1799) et plus encore après le sacre (2 décembre 1804), Joséphine endosse pleinement son rôle d'épouse

> de chef d'État. Faute d'être à même d'assurer la continuité dynastique, l'impératrice des Français doit cependant se résoudre au divorce, prononcé le 15 décembre 1809. Napoléon lui permet de conserver son titre et lui accorde la propriété du château de Malmaison, acquis en 1799, et du château de Navarre. L'empereur lui attribue au demeurant une généreuse rente, destinée à satisfaire son train de vie dispendieux et sa proverbiale coquetterie. À Malmaison, qu'elle aménage fastueusement, elle donne libre cours à sa passion de la botanique et des animaux exotiques. En 1814, après l'abdication de Napoléon et l'avènement de la Restauration, elle reçoit le soutien du tsar Alexandre Ier, qui intercède en sa faveur auprès de Louis XVIII. Alors qu'elle recevait le souverain russe avec sa fille Hortense au château de Saint-Leu,

elle contracte une pneumonie qui devait l'emporter en quelques jours. Ses funérailles sont célébrées le 2 juin 1814 en l'église Saint-Pierre Saint-Paul, en présence du Tout-Paris et de délégations étrangères.

Ironie du sort, le sang de celle qui ne pouvait pas donner d'héritier à Napoléon coule, aujourd'hui encore, dans les veines de nombre de monarques et princes européens.

4 questions à Amaury Lefébure,

conservateur général du patrimoine et directeur du musée national des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau

Rueil Infos: Pourquoi marquer le bicentenaire de la mort de Joséphine?

Amaury Lefébure: Le haut comité des commémorations nationales, placé sous l'égide du ministère de la Culture, a choisi d'inscrire cet événement dans le Recueil des commémorations nationales 2014. Cela témoigne de l'importance de Joséphine dans l'histoire de France.

R.I.: En quoi était-elle une figure d'exception?

A.L.: Tout d'abord, elle a connu un destin hors du commun: rien ne permettait de présager qu'une fille de planteurs créoles deviendrait impératrice des Français! De plus, si l'on a souvent raillé sa prodigalité et ses goûts onéreux, ils ont permis de soutenir la création artistique de son temps, ainsi que le commerce de luxe. En outre, elle a été abondamment représentée par les grands peintres du début du XIXe siècle.

R.I.: Qu'a-t-elle légué à notre ville?

A.L.: Rueil n'aurait pas acquis une telle aura historique sans Joséphine. Après le divorce, elle s'est retirée dans son domaine de Malmaison, qu'elle s'est employée à façonner à son image. Elle s'est attachée à embellir le château, préservé de la ruine grâce à l'entremise d'Osiris, qui en fit don à l'État. Elle a introduit sur le sol français plus de deux cents espèces florales, abritées dans les serres qu'elle y a fait bâtir. Sa ménagerie a quant à elle accueilli des cygnes noirs d'Australie, des oiseaux exotiques et des kangourous. Enfin, elle a été inhumée en l'église Saint-Pierre Saint-Paul, où ses enfants firent édifier un tombeau.

R.I.: Que sait-on de sa personnalité?

A.L.: Selon les descriptions de ses contemporains, elle savait se mettre en scène avec un art consommé de la grâce, de l'élégance et de la majesté. Inspiratrice des modes, elle était le point de mire de tous les regards. À partir du Consulat, elle a assumé de façon irréprochable sa fonction de personnage public, subissant sans broncher le rythme infernal que lui imposait son tyran domestique de mari! Dotée de qualités de cœur, elle pouvait s'adresser à tous les Français.

À l'occasion de l'apposition d'une plaque commémorative à l'emplacement de la demeure rueilloise de Jules Dufaure, la société historique de Rueil-Malmaison vous invite à redécouvrir cette personnalité politique clé du XIX^e siècle, mais aussi ses enfants, bienfaiteurs de notre ville.



Jules Dufaure par Nélie Jacquemart.

u lendemain de son décès, Le Figaro (28 juin 1881) consacrait l'essentiel de son édition à Jules Dufaure, «le dernier spécimen d'une espèce qui disparaît: le parlementaire exact, bourru, morose, entêté et honnête». Surnommé «le Sanglier», ce natif de Charente-Inférieure, à qui l'on attribue la paternité du droit administratif français, avait connu pas moins de quatre régimes, accompagnant l'évolution de la France vers la République parlementaire.

«Le culte de la légalité et du constitutionnalisme » (1)

Né à Saujon le 4 décembre 1798 dans une famille bourgeoise, Jules Dufaure devint avocat à Saintes, puis à Bordeaux. Au barreau, il s'édifia une solide réputation d'orateur, en dépit d'une voix nasillarde raillée par ses contemporains. Élu pour la première fois député de Saintes en 1834, ce proche d'Adolphe Thiers devait occuper sept postes ministériels (Travaux publics, Intérieur, Justice) de la Monarchie de Juillet à la III^e République, interrompant toutefois sa carrière après le coup d'État du 2 décembre. Membre du conseil de l'Ordre des avocats et de l'Académie française (1863), il connut la consécration en qualité de président du Conseil (1876-1879) (2), après en avoir été viceprésident à la suite de la Commune. Confronté à une majorité turbulente,

il allait quitter l'exécutif en 1879 pour se consacrer à la mission législative du Sénat, dont il avait été nommé membre inamovible en 1876.

Jules Dufaure intime

Mari et père aimant sous des dehors austères, Jules Dufaure acquit, en 1856, une maison bourgeoise sans prétention à Rueil, au 18 rue de Suresnes (acfunérailles dignes de son rang, auxquelles assistèrent députés, sénateurs, académiciens et autres notables, alors que Rueil s'apprêtait à célébrer sa fête patronale (29 juin). Le cercueil de «ce stoïcien [qui] a quitté la vie en vrai patriarche, entouré de ses affections les plus tendres» (Le Gaulois du 28 juin 1881) fut tout d'abord descendu dans le caveau de la reine Hortense, puis transféré le 2 juillet en Charente-

M. Dufaure adorait cette petite propriété qu'il avait achetée avec les honoraires de la première cause qu'il a plaidée [...] C'est une vieille habitation de rentier, dont les murs peints suintent l'humidité.

Le Figaro du 28 juin 1881

tuelle rue de la Libération), donnant sur un modeste jardin arboré. «M. Dufaure adorait cette petite propriété qu'il avait achetée avec les honoraires de la première cause qu'il a plaidée [...] C'est une vieille habitation de rentier, dont les murs peints suintent l'humidité», rapporte Jules Brémond dans Le Figaro du 28 juin 1881. C'est là qu'il se retira, accablé par les ans et la maladie, pour vivre ses derniers instants, assisté par les dévoués docteur Launay et abbé Marion. Mort «très chrétiennement» le 27 juin 1881, l'ancien président du Conseil se vit réserver, à l'église Saint-Pierre Saint-Paul, des

Inférieure, afin qu'il pût reposer aux côtés de sa chère épouse, dont le deuil l'avait ébranlé. «Il nous lègue l'exemple d'une très longue modération», retire Le Gaulois de son impressionnante endurance politique.

Des mécènes rueillois

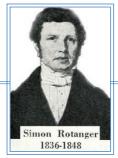
L'histoire rueilloise des Dufaure n'allait pas s'arrêter en si bon chemin. En effet, le fils cadet de Jules, Amédée Dufaure (1851-1951), tour à tour secrétaire du préfet de la Seine, versé dans la diplomatie, chef de cabinet de son père et élu, ainsi que sa sœur, Madame de Monicault, proposèrent, en 1883,

de léguer la maison à la Ville dans le but d'v installer un asile de vieillards. «Pour lui assurer une destination charitable, nous consentirons à quelques sacrifices ». aurait déclaré l'héritière. alors que l'immeuble était estimé à 50000 francs. Toutefois, la municipalité ne donna pas suite à cette offre généreuse. Aussi, en 1897, Amédée et son épouse convinrent de financer euxmêmes cette institution pour vieillards indigents, issus plus particulièrement des arrondissements d'Étampes et de La Brède (Gironde), où ils avaient des attaches. L'asile Saint-Jean-Baptiste était né. En janvier 1915, il accueillit une «ambulance» pour les soldats blessés. En 1933, Madame Dufaure fit don de la maison à Monseigneur Gosselin, évêque de Versailles, qui la céda en 1937 à la congrégation de la Sainte-Famille. En 1969, elle prit le nom de foyer Émilie-de-Rodat, aujourd'hui labellisé Ehpad. Dix ans plus tôt, le conseil municipal décidait de dédier une rue à Amédée Dufaure, à la mémoire de son œuvre philanthropique. Il repose, ainsi que son épouse, disparue en 1937, au cimetière ancien de Rueil.

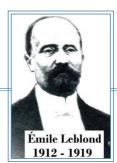
(1) Le Figaro du 28 juin 1881 (2) Son dernier gouvernement (du 13 décembre 1877 au 4 février 1879) fut notamment synonyme de stabilité retrouvée, après la crise du 16 mai 1877, et de rayonnement national (Exposition universelle de 1878, plan Freycinet...).

Rueil Infos / hors série - histoire

Histoire de maires









e mode de scrutin des élections municipales tel qu'on le connaît aujourd'hui (plusieurs listes de candidats et deux tours) est assez récent (1982-1983). En effet, la démocratie, les institutions et les fonctions se sont forgées et affirmées à travers les époques. Si le mot maior – indiquant celui qui administre le village pour le compte du seigneur – trouve son origine dans un ouvrage du IX° siècle⁽¹⁾, la naissance de la commune remonte au XIe° siècle, tandis que le maire, en tant que représentant juridique et politique de celle-ci, fait son apparition au XII° siècle.

Le premier maire de Rueil

Les élections municipales ont réellement débuté en 1790, lorsque la commune devint la base du système administratif, à la suite des réformes de l'Assemblée constituante. Les maires et les «officiers» municipaux étaient élus pour deux ans par les citoyens actifs (les plus aisés). À Rueil, le premier maire élu a été Henri Delamanche, écuyer, avocat au Parlement. Deux ans plus tard, après l'instauration du suffrage universel (pour les hommes âgés de 21 ans et plus), ce fut au tour d'Aaron Lavopierre, boucher. «Il a fallu une semaine pour élire démocratiquement une municipalité composée du maire, de huit "officiers" et de

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

"VOTER EST UN DROIT, C'EST AUSSI UN DEVOIR CIVIQUE FRANÇAISE

ÉLECTORALE

dix-huit "conseillers notables" à consulter pour certaines affaires », explique Aline Vojtovic, membre de la Société historique de Rueil-Malmaison (S.H.R.M.) et auteur du livre Rueil-Malmaison (1789-1939), démocratie locale et identité urbaine⁽²⁾. Les électeurs (entre 60 et 160, selon les jours) réunis à l'église Saint-

La démocratie, les institutions et les fonctions se sont forgées et affirmées à travers les époques.

Pierre Saint-Paul ont observé un «rituel» qui a perduré: formation d'un bureau, bulletins de vote blancs que l'on remplit sur place et qu'on met dans un vase ou une boîte, proclamation des résultats, rédaction d'un procès-verbal envoyé ensuite à l'administration du département.

Les «listes de notables»

En 1795, le Directoire a supprimé les municipalités de moins de 5000 habitants: c'est le chef-lieu du canton (Marly pour Rueil) qui devint «municipalité cantonale» formée de représentants de chaque commune, élus à bulletin secret uniquement par les citoyens actifs. En 1799, le Premier consul institua à nouveau les communes et le suffrage universel, mais celui-ci ne concernait que l'approbation de «listes de notables» que le préfet choisissait. Ce système a été en vigueur pendant l'Empire et même sous la Restauration.

Scrutin secret à l'aide de boules

À la suite de la Révolution de 1830, la loi électorale fut modifiée: le conseil municipal était élu pour six ans au suffrage censitaire, mais, en son sein, le maire et les adjoints étaient nommés par le roi ou le préfet. «Pour ces élections, on divisait le corps électoral en trois sections géographiques, convoquées pendant trois jours, ajoute Liliane Kalenitchenko, chargée de mission au cabinet du maire et mémoire de la ville. Après le dépouillement, on brûlait les bulletins. Environ 250 Rueillois votaient sur 3500 habitants!»

«En séance, le conseil procédait par main levée ou par scrutin secret à l'aide de boules noires et blanches mises dans un sac, comme c'était la coutume dans les loges maçonniques, poursuit Aline Vojtovic. Le travail se faisait en commissions spécialisées. De plus, les trente citoyens les plus imposés étaient consultés pour les questions les plus importantes.»

Vers l'ère contemporaine

En 1848, le gouvernement provisoire rétablit le suffrage universel. Le vote fut organisé par section géographique et par scrutin de liste sur deux jours (dimanche et lundi). Des cartes d'électeur étaient établies, et les listes électorales étaient paraphées par un scrutateur quand l'électeur avait voté. Les conseillers municipaux se réunissaient pour élire le maire et deux adjoints. Sous le Second Empire, ces modalités étaient encore en usage, mais le gouvernement soutenait les listes officielles (à Rueil, celle d'Adrien Cramail, bonapartiste convaincu, élu maire en 1848).

En 1870, la IIIº République fut proclamée. En 1884, la «loi municipale» récapitulait le dispositif des institutions communales et des élections : cartes d'électeur, listes électorales, affiches, professions de foi et bulletins de vote. Le conseil municipal se tenait dans un local permanent: la mairie. En 1913, on ajouta à ces modalités l'isoloir, les panneaux d'affichage, le vote sous enveloppe, la conservation des bulletins nuls et blancs. Le mandat variait entre quatre et six ans.

En 1929, Rueil comptait 5149 électeurs et cinq bureaux de vote.

(1) Le polyptyque d'Irminon, ouvrage de droit d'un abbé de Saint-Germaindes-Prés. (2) Édité par la S.H.R.M., cet ouvrage est disponible auprès de l'association.





Marcel Pourtout, « notre » héros

« Un homme de devoir, un combattant, un être intègre, honnête et probe » : c'est en ces termes que Jacques Baumel, alors maire de Rueil, salua la mémoire de Marcel Pourtout lors de ses obsèques. Le « poilu » et ancien premier édile de Rueil-Malmaison était décédé quelques jours plus tôt, le 29 août 1979, au terme d'une vie en tous points remarquable...

souvenir de Marcel Pourtout est indissociable de la Grande Guerre. Mobilisé en 1914 à tout J juste vingt ans, le jeune homme se distingue au front par son sang-froid, son autorité, son mépris du danger. Affecté comme téléphoniste, il pose et répare les lignes dans des endroits en proie aux bombardements pour assurer le maintien des Régulièrement, communications. ses supérieurs louent son courage, sa ténacité, son dévouement. Décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre, avec deux palmes et deux étoiles, il recevra la Croix de chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire le 11 novembre 1951.

La carrosserie Pourtout

En 1919, il retrouve sa femme Henriette, épousée le 30 septembre 1916 lors d'une de ses rares permissions. Il renoue également avec sa passion pour l'automobile et poursuit sa vocation de carrossier. Il se met à son compte en 1925 en créant son propre atelier





à côté de son domicile de Bougival. La carrosserie Pourtout développe rapidement une clientèle fidèle qui la conduit à s'agrandir. L'entreprise déménage à Rueil-Malmaison en 1936, pour s'installer dans l'ancienne usine des Automobiles Hurtu, avenue Paul-Doumer. Parallèlement à ses différents contrats avec des constructeurs, Marcel Pourtout carrosse des voitures à l'unité pour des clients privés comme le baron Empain ou encore Mistinguett, sa voisine à Bougival. Comme le clame sa publicité : « Toujours de nouvelles créations, de luxe et de bon ton! »

Maire de Rueil

Spécialiste désormais réputé des carrosseries sportives, Marcel Pourtout délaisse quelque peu son entreprise durant la Seconde Guerre mondiale, tout occupé à ses nouvelles fonctions : il est nommé maire de Rueil par un arrêté préfectoral du 5 mai 1941 et donne une nouvelle fois la mesure de sa personnalité. Alors que les Allemands réclament des coupables pour l'attentat perpétré contre la caserne dans laquelle ils logent, il refuse de leur fournir une liste de Rueillois à fusiller, se proposant à la place ainsi que tous les membres de sa famille...

Marcel Pourtout est nommé maire de Rueil par arrêté prefectoral du 5 mai 1941 [...] il est élu maire en octobre 1947, puis de nouveau en 1953,1959 et 1965.

Marcel Pourtout quitte les affaires municipales à la Libération, en 1944, pour mieux y revenir trois ans plus tard : il est élu maire de Rueil en octobre 1947, puis de nouveau en 1953, 1959 et 1965. En 1971, il est encore sur la liste de Jacques Baumel mais se retire définitivement le 20 mai 1972, pour profiter d'une retraite bien méritée. Durant ses quelque trente années de mandat, il aura contribué à transformer la petite localité rurale de 1941 en une agglomération urbaine de 65 000 habitants en



Marcel POURTOUT 1941-1944 et 1947-1971



1971. La ville lui doit de nombreuses réalisations et quantité d'équipements scolaires et sportifs. Comme la piscine, dont la première pierre est posée en octobre 1970 au bord d'un chemin rebaptisé boulevard Marcel-Pourtout en novembre suivant.

Passé à la postérité

L'homme a résolument marqué notre histoire et inspire encore aujourd'hui. Durant l'année scolaire 2017-2018, les élèves de CM2 de l'école Albert-Camus ont travaillé sur ce « poilu » dans le cadre d'un programme sur le devoir de mémoire. Les documents fournis par la Société historique de Rueil-Malmaison et sa petite-fille en personne leur ont fait découvrir l'homme derrière le soldat. « Les enfants ont été très sensibles à son histoire, relève Marielle Siegwart, enseignante. Marcel Pourtout est devenu leur héros! »

Rueil Infos / hors série - histoire

Disdéri ou la grandeur du petit format

Rueillois de 1860 à 1865, le photographe Disdéri, qui connut son heure de gloire sous le Second Empire, n'est pas la moindre des célébrités de notre ville. Passé à la postérité pour avoir popularisé une méthode novatrice de prise de vue, il a légué aux générations futures une inestimable collection de clichés, classiques ou insolites.

es années durant a prévalu la rumeur selon laquelle Félix Nadar avait vécu à Rueil. Grâce à des recherches effectuées par Liliane Kalenitchenko, actuellement chargée de mission auprès du maire, il est apparu que la villa attribuée au maître de la photographie avait en fait appartenu à l'un de ses rivaux, André Adolphe Eugène Disdéri.

Une invention révolutionnaire

Né le 4 octobre 1819 à Paris, le futur Rueillois étudie la peinture et s'essaie au théâtre avant de devenir fabricant de lingerie, puis bonnetier. Après les premières occurrences d'une longue série de faillites, il tient, avec son épouse Élisabeth Francart, un établissement de photographie à Brest. En délicatesse retour à Paris, il inaugure un imposant studio. Sans pouvoir prétendre à la paternité exclusive du procédé, il dépose, le 27 novembre 1854, un brevet « pour des perfectionnements en photographie, notamment appliqué aux cartes de visite, portraits, monuments, etc.» L'appareil multi-objectifs qu'il met au point permet de fixer jusqu'à huit images sur une seule plaque. Bien meilleur marché que leurs homologues réalisés par daguerréotype, les clichés, vendus sur des supports cartonnés de 6 x 9 cm, ont également l'avantage d'être reproductibles à volonté. «Pour 20 francs, le premier quidam venu pourrait obtenir une douzaine de cartes de visite, alors que, jusquelà, un seul portrait photographique se payait de 50 à 100 francs », résume Disdéri, dont le format, propice à la diffusion, allait s'imposer jusqu'en 1914.

Fort de sa prospérité, il acquiert, le 15 janvier 1860, une belle propriété à Rueil, au 120 avenue de Paris (aujourd'hui 200 avenue Paul-Doumer).

avec le régime après le soulèvement de 1848, il se fait oublier à Nîmes, où il s'intéresse à l'innovation technique des négatifs sur verre au collodion. De

L'industrie du portrait

Après de nouveaux déboires financiers, il connaît un regain de notoriété à la faveur d'une légende urbaine selon laquelle Napoléon III se serait fait photographier dans son atelier du boulevard des Italiens, en 1859. Le Tout-Paris, de l'aristocratie au demi-monde.



Travail de fonds

Le musée d'histoire locale dispose d'un fonds de 600 clichés au format carte de visite, acquis aux enchères en 2009. Signés de différents photographes, ils présentent un passionnant panorama de la haute société du Second Empire. Afin de valoriser cette richesse et de sensibiliser les écoliers au monde de l'art, un parcours pédagogique a été élaboré par le musée et la classe de C.E.1 de



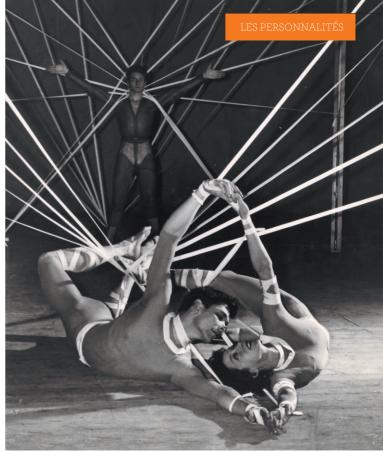
Napoléon III par André Adolphe Eugène Disdéri

s'entiche alors du «photographe de l'Empereur», dignité à laquelle il accède effectivement à l'apogée de sa carrière. Parmi ses augustes clients, on compte également la princesse de Metternich, le baron de Rothschild, Ingres, Verdi, Gounod... Adepte des mises en scène cocasses, le facétieux artiste ne dédaigne pas les poses excentriques, rehaussées de costumes et accessoires détournés de leur usage, comme en attestent le duc de Polignac en maillot de bain ou le baron de Blonav enfourchant un cheval de bois, à mille lieues de conventions hiératiques. Source d'inspiration pour ses contemporains, Disdéri, qui s'illustre aussi par ses reportages lors de l'Exposition universelle de 1855 ou de la Commune, ouvre des succursales à Saint-Cloud, Londres et Madrid et brevette, en 1863, la «carte mosaïque». Fort de sa prospérité, il acquiert, le 15 janvier 1860, une belle propriété à Rueil, au 120 avenue de Paris (aujourd'hui 200 avenue Paul-Doumer), vendue cinq ans plus tard. Victime de son train de vie tapageur et de la déchéance de l'Empire, il devait affronter un ultime revers de fortune et céder son affaire en 1877. Après une escale à Nice, l'ancien citoyen rueillois s'éteint le 4 octobre 1889 à l'hôpital Sainte-Anne, affligé d'infirmités, dans le plus complet dénuement.

Sauvée de la destruction par le général Rebora, qui en fait don à Maurice Levert en 1913, son œuvre est réorganisée en 91 albums thématiques, comprenant quelque 55 000 références. Le fonds est vendu aux enchères à l'hôtel Drouot en 1995. Une mine d'archives sur l'histoire du Second Empire.

Janine Charrat, au-delà des étoiles

Portrait de Janine Charrat, danseuse et chorégraphe d'exception, rueilloise depuis le milieu des années 1980.



Ballet de France de Janine Charrat «Les Liens» (Fesseln)



Janine Charrat dans La Mort du cygne.

l fallait bien une exposition pour faire découvrir aux Rueillois une carrière aussi prolifique que celle de Janine Charrat, danseuse d'une extraordinaire popularité dans les années d'après-guerre et dont le talent de chorégraphe a été très sous-estimé. Ainsi le maire a souhaité qu'à travers cet événement, la Ville rende hommage à l'une de ses plus célèbres citoyennes.

Le petit Mozart de la danse

Née en 1924, à Grenoble, Janine Charrat démarre sa carrière à l'âge de 13 ans, lorsqu'elle devient une vedette de cinéma grâce au film La Mort du cygne. «À l'époque, on la surnomme "le petit Mozart de la danse", indique Claire Maurer-Montauzé, directrice du musée d'histoire locale et commissaire de l'exposition. C'est à cette occasion qu'elle rencontre Serge Lifar (1), qui devient son maître et qui - après de nombreux récitals donnés avec Roland Petit (2) - l'amène à intégrer les Ballets de Monte-Carlo.»

Une femme d'exception

Parmi les premières femmes chorégraphes, en explorant des voies qui allaient être reprises par les plus

66 Janine Charrat serait un homme, il y a longtemps que sa place serait celle des plus célèbres parmi ses camarades 🥊 🥊

Antoine Goléa

grands chorégraphes du XX^e siècle – suspension des danseurs par des élastiques, danse sur de la musique concrète -, Janine Charrat a su créer un nouveau langage qui s'appuie souvent sur des textes littéraires ou des œuvres musicales d'auteurs contemporains (Jean Genet, Marius Constant, Sartre ou Cocteau...), qui faisaient également partie de son entourage. Fidèle à son image d'enfant-prodige, elle réalise, à seulement 19 ans, sa première chorégraphie: Jeu de cartes, d'Igor Stravinsky (en offrant à Jean Babilée(3) le rôle qui l'a rendu célèbre). Dix ans plus tard, en 1955, elle forme sa propre compagnie avec laquelle elle crée ses plus grands succès et tourne à travers le monde. Cependant, son travail et ses apports à la danse restent méconnus. «Janine Charrat serait un homme, il y a longtemps que sa place serait celle des plus célèbres parmi ses camarades», disait d'elle le musicologue Antoine Goléa.

Conseillère au centre Pompidou

«Sa vie est un vrai roman mêlé de passions et de malchance», poursuit Claire Maurer-Montauzé. En effet, en 1961, lors d'un tournage sur un plateau télé, sa robe de tulle prend feu. Des longs mois d'hôpital s'en suivent et, enfin, contre toute attente, elle réussit à reprendre miraculeusement sa carrière. Puis, en 1978, elle est nommée conseillère pour la danse au centre Georges-Pompidou où elle assure la programmation et invite de jeunes chorégraphes contemporains français et étrangers pendant dix ans.

«L'importante donation - articles de presse, photographies et films - reçue l'an dernier par les archives municipales nous permet aujourd'hui de lui rendre un premier hommage», conclut l'organisatrice de l'exposition.

Aux visiteurs de se rendre compte, à l'instar de son ami Jean Cocteau, que «Janine Charrat, marcheuse solitaire, [est allée] au-delà des étoiles.»

(1) Danseur et chorégraphe d'origine russe, célèbre tout au long du

(2) Fils de Rose Repetto, Roland Petit a créé plus de 176 chorégra-phies. Il est le fondateur des Ballets des Champs-Élysées et du Ballet national de Marseille

(3) Danseur et chorégraphe français (1923-2014) collaborateur entre autres, de Jean Cocteau, Luchino Visconti et Maurice Béjart.



Janine Charrat est décédée le 29 août 2017 à la maison de retraite Cognac-Jay, à l'âge de 93 ans.

Janine Charrat, une légende de la danse

Les balades sur les bords de Seine sont l'un de nos passe-temps favoris. Mais connaissons-nous l'histoire du fleuve ? Savons-nous que notre ville lui doit en partie son nom ?

La Seine au fil de l'eau

Une importante voie de communication

Malgré la concurrence des routes et des chemins de fer, la Seine demeure toujours une importante voie de communication, comme en témoigne l'intense trafic de péniches (23 millions de tonnes de marchandises transportées et 4,18 millions de tkm enregistrés en 2011!). Certes, ce qui aujourd'hui constitue un atout a eu dans le passé ses inconvénients, notamment les invasions.

Le souvenir de ce carnage resta longtemps dans les mémoires et fut imprimé dans la topographie, le site étant depuis appelé

«Malmaison». 🥊 🥊

De « mala mansio » à Malmaison

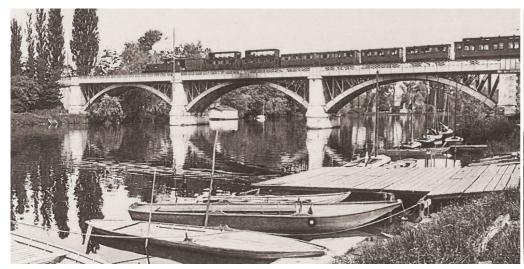
Vers 845, les Normands assiégèrent deux fois Lutèce (l'ancien Paris), et, en mars 856, ce furent les Vikings, sur leurs rapides drakkars, qui remontèrent le fleuve. Averti par des espions, le roi Charles II le Chauve plaça des soldats à hauteur de l'île de Croissy. Mais les Vikings débarquèrent à Charlevanne et prirent d'assaut le petit port jadis fortifié par Charles Martel (lire plus bas). Le combat fut sanglant, et, malgré la résistance des soldats et des habitants, les défenseurs furent vaincus. Les pillards massacrèrent la population: les hommes furent pendus, les femmes violées et les enfants crucifiés sur les portes des maisons. L'une d'elles prit le nom de « mala mansio », la « male maison » ou « maison du malheur ». Le souvenir de ce carnage resta longtemps dans les mémoires et fut imprimé dans la topographie, le site étant depuis appelé « Malmaison »...

De Karoli-Venna aux Closeaux

Si la pêche n'est plus d'actualité sur la Seine, elle constitua longtemps une importante source d'alimentation pour les populations. C'est Charles Martel qui, le premier, fit construire une pêcherie sur la rive gauche (entre Rueil et Bougival) avec un barrage et une vanne dite «Le gord effondré». Cette pêcherie prit le nom de Karoli-Venna. Elle devint ensuite «Vanne de Charles» puis «Charlevanne». Après l'incursion des Vikings en 856, la Seine subit une nouvelle invasion normande, suivie d'une longue période de paix. C'est en 1346, en pleine guerre de Cent Ans, que les bords de Seine furent à nouveau ravagés par Édouard Plantagenêt, dit Édouard de Woodstock Brackembury ou le «Prince noir», fils aîné d'Édouard III d'Angleterre. Au XVIIe siècle, la pêcherie de Charlevanne, dont le nom était désormais associé aux «Closeaux», continuait à approvisionner les villages avoisinants et même

À l'heure actuelle, le pont de Chatou, aux heures de pointe, avec 30 000 véhicules matin et soir, est l'un des cauchemards de la circulation du département. Connaissons-nous son histoire ? De plus, à l'heure où la R.A.T.P. lance les travaux de réfection du pont ferré du R.E.R.

le(s) pont(s) de Chatou





L'Île du Chiard

Anciennement appelée Île du Chiard, l'Île de Chatou était jusqu'au XII e siècle formée de deux tronçons. Ils furent unifiés en 1681 par Arnold de Ville, chargé par le roi Louis XIV du bon fonctionnement de la machine de Marly qui devait alimenter les fontaines du parc du château de Versailles depuis la Seine. Ce fut à cette époque que les pêcheries furent supprimées.

Le pont routier

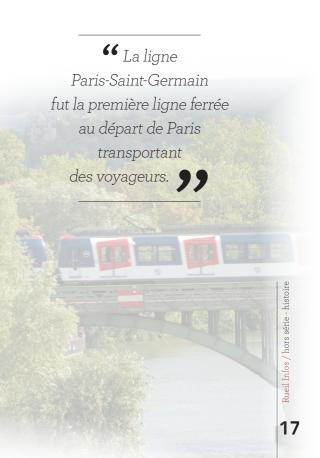
L'origine du pont routier remonte à 1618 lorsqu'il remplace le bac des Dames de Malnoue qui était loin d'être fiable. En effet, en 1606, Henri IV, la reine et les princes manquèrent d'y périr. Vingt ans après, Paul Portail, seigneur de Chatou, obtient enfin l'autorisation pour construire le pont tant désiré par Henri IV qui voulait faire une route royale de Paris au château de Saint-Germain. Un premier pont en bois est bâti, mais, aussitôt terminé, il est incendié par les troupes de la Fronde. Acheté par Louis XV en 1723, il devient domaine royal jusqu'à la Révolution. En 1815, Napoléon ordonne de le faire sauter pour retarder l'avancée des Alliés et protéger sa retraite à Malmaison. En 1836, le droit de péage

est supprimé et le pont de bois est remplacé par un pont de pierre. Moins de quarante ans après, en 1870, les Prussiens qui occupent Chatou le détruisent craignant une attaque française. Il sera reconstruit trois ans plus tard pour être à nouveau partiellement démoli en 1940.

Enfin, après plus d'un siècle de bons et loyaux services, ce vieux pont est définitivement démantelé pour laisser la place à un nouvel ouvrage (l'actuel) situé plus en amont et inauguré le 14 juillet 1966.

Le pont du chemin de fer

À quelques centaines de mètres du pont routier, se dresse le pont du chemin de fer ou du R.E.R., lui aussi avec sa propre histoire. En effet, la ligne Paris-Saint Germain fut la première ligne ferrée au départ de Paris transportant des voyageurs. Elle fut inaugurée, le 28 août 1837 par la reine Marie Amélie et son fils Henri d'Orléans car, le roi n'avait pas été autorisé «à hasarder sa personne constitutionnelle dans ce périlleux voyage», comme on le lit dans un document de l'époque. Il fut détruit deux fois: en 1870 et en 1940.



Les travaux dans la rue Hervet et les itinéraires alternatifs proposés nous ont rappelé, une fois de plus, l'importance de cette voie dans la circulation du centre-ville. Le problème ne date pas d'hier...

rue Hervet... avant Louis Hervet

rtère commerciale par excellence, l'actuelle rue Hervet n'abrite pas de boulangerie. Pourtant, à l'origine, lorsqu'elle s'appelait rue du Four-à-Ban, les habitants allaient y faire cuire leur pain, moyennant une redevance payée au seigneur. Ensuite, menant à l'église Saint-Pierre Saint-Paul, elle prit le nom de rue Saint-Pierre. Ce n'est qu'à partir de 1894 qu'elle se dénomma rue Louis-Hervet, en hommage à l'ancien maire (lire encadré).

Circulation interdite

Pendant plusieurs siècles, elle fut l'une des rues les plus étroites, insalubres et incommodes de la ville. Il n'y avait pas d'égout, et les fumiers stagnaient dans les cours, générant un immense foyer d'infection. De plus, un boucher avait des étables pour les vaches, les bœufs et les moutons qu'il tuait sur place. La rue était si étroite que deux voitures ne pouvaient s'y croiser sans monter sur les trottoirs. En 1858, un arrêté est donc pris pour y interdire la circulation des voitures attelées de plus d'un cheval.

Des travaux d'élargissement

En 1865, une pétition est déposée à la mairie, demandant l'élargissement de la rue et la démolition de ses maisons insalubres. Cette requête était si raisonnable que le conseil municipal la vota avec enthousiasme. Cependant, des oppositions se manifestèrent devant l'importance de la dépense, d'autant plus qu'il était également envisagé de construire un nouvel hôtel de ville. On craignait l'augmentation des impôts. Les cultivateurs et vignerons, qui formaient la plus grande partie de la population, n'y trouvaient aucun intérêt: il y avait d'autres travaux plus urgents à exécuter, qui intéressaient toute la population et non seulement les riverains de la rue Saint-Pierre!

En mai 1867, les expropriations commencèrent enfin, mais la guerre de 1870 interrompit les projets. Il fallut attendre encore une dizaine d'années pour voir se réaliser l'élargissement de cette rue à son niveau actuel.





On craignait l'augmentation des impôts [...]
il y avait d'autres travaux plus urgents à exécuter,
qui intéressaient toute la population et non seulement
les riverains de la rue Saint-Pierre!

Louis Hervet, un homme de bien

(Paris 1832-Rueil 1884)

Époux de la petite-fille orpheline de Frédéric Lelièvre, propriétaire d'un beau domaine jouxtant le château de Malmaison, Louis Hervet fut nommé, en 1870, président de la commission administrative qui géra la commune au moment de l'arrivée des Prussiens : il montra un dévouement et une énergie remarquables pour faire face à toutes les difficultés de la situation. Pendant l'occupation de la ville, il sut, par son sang-froid, sa fermeté, sa modération, faire face aux exigences des vainqueurs, évitant peut-être ainsi

et Saint-Cloud. Cela lui valut d'être décoré de la Légion d'honneur par le général Noël, le 6 juillet 1872. En 1871, il est nommé maire de Rueil et le resta jusqu'en 1881, année où il donna sa démission à la suite de différends personnels avec le préfet, malgré l'insistance de trois scrutins successifs du conseil municipal. Il mourut en 1884 dans sa propriété de Rueil, laissant «le souvenir d'un galant homme et d'un homme de bien, ainsi que la réputation d'un administrateur accompli».

Quand l'école

Jean-Jaurès

était l'école de la Réunion

À l'occasion de l'ouverture de la nouvelle école Jean-Jaurès, petit voyage dans le temps à la découverte de cet établissement jadis réservé aux filles...

Au fil du temps, cet ancien édifice a été progressivement démoli. Il n'en reste aujourd'hui que la partie centrale (abritant le C.C.A.S.). Dans les années 60, un bâtiment en préfabriqué a été construit derrière celle-ci. Il a survécu jusqu'à sa destruction en 2011, lorsque la Ville, le jugeant vétuste, a décidé de construire une nouvelle école.



histoire de l'école de la Réunion remonte au XIX° siècle et elle est inextricablement liée à celle de l'éducation des filles, car ce n'est qu'un siècle plus tard que celles-ci ont pu prétendre à la même instruction que les garçons. «Avant cette date, l'éducation des demoiselles était souvent confiée aux institutions religieuses; c'était le cas à Rueil, où les Filles de la Croix dirigèrent un établissement de 1644 à 1799», explique Liliane Kalenitchenko, chargée de mission auprès du cabinet du maire et mémoire de Rueil.

Une école laïque pour les filles

Cependant, en 1869, le conseil municipal accède à la demande de certains Rueillois qui réclamaient une école communale laïque pour les filles, à l'exemple de celle de la place de l'Église réservée aux garçons. C'est ainsi que, deux ans plus tard, des classes pour les filles sont installées dans une maison de location sise au 14 place de la Réunion. Mais cela ne suffit pas! La place manque, et la mairie entame des tractations pour acquérir une partie de la grande propriété donnant sur la place du Marché, la rue de la Réunion et l'avenue de Paris (l'actuel boulevard Paul-Doumer). En 1890, l'école de la Réunion comprend trois classes... de 57, 54 et 45 élèves! L'année suivante, la Ville décide de la restructuration de l'établissement: le bâtiment central (celui qui accueille aujourd'hui le C.C.A.S.)

est élevé d'un étage, un préau ouvert est construit dans

la cour de récréation, et de nouvelles classes sont créées (elles sont chauffées par calorifère, puis par chauffage central). À la veille de la Grande Guerre, l'école de filles compte dix classes (huit primaires, un cours complémentaire et une salle de coupe et de dessin), mais les effectifs ne cessent d'augmenter. La mairie estime qu'il faudrait changer la structure et construire un autre groupe scolaire: les événements à venir allaient mettre fin à tous ces projets...

Je consens qu'une femme

ait des clartés de tout... 🤰 🥊

Molière, Les Femmes savantes

l'augmentation de la population au centre-ville et au fait que les jeunes filles poursuivent leur scolarité au cours complémentaire, conduit à la création de nouvelles classes jusqu'à saturation du bâtiment, indique Denise Marie-Vignale, membre de la S.H.R.M. En effet, après la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle l'école de filles n'est pas occupée et ne subit pas de dégâts majeurs, le cours complémentaire est détaché à la Ménagère (1). » En 1953, l'école de la Réunion, à nouveau réservée aux élèves du primaire, devient l'école Jean-Jaurès (tandis que celle des garçons prend le nom de Jules-Ferry).

... jusqu'en 1975

L'école Jean-Jaurès reste un établissement destiné aux filles jusqu'en 1975, lorsque la mixité devient obligatoire ^(a). Entre-temps, afin d'accueillir tous les élèves (maternelle et élémentaire), un nouveau bâtiment préfabriqué est construit derrière les anciens locaux (voir encadré). Quand la nouvelle école George-Sand ouvre ses portes en 1975, les périmètres scolaires changent, et les élèves du centre-ville sont répartis entre les établissements. Les bâtiments de la place Jean-Jaurès (dont certains sont détruits et d'autres, agrandis) abritent suc-

cessivement le conservatoire de musique, l'université libre de Rueil-Malmaison, l'école des beaux-arts, des services municipaux... jusqu'aux travaux les plus récents de réhabilitation du cœur de ville.

(1) Institution fondée par le couple Tuck-Stell.(2) En application de la loi Haby du 11 juillet 1975.

Les «intervenants»

À la fin de la guerre, en 1919, une réflexion sur l'avenir de l'établissement s'impose : sur les dix classes, l'une accueille 95 élèves et trois autres, 70 en moyenne! En marge du programme de culture générale, la musique, l'éducation physique, la couture et la peinture ne sont pas oubliées : les «intervenants» de l'époque y veillent... De plus, afin d'assurer aux jeunes filles un «bagage» d'entrée dans la vie active, une enseignante de sténo vient leur donner des cours.

L'école Jean-Jaurès...

Les années passent, et l'école accueille de plus en plus d'élèves. «Cette hausse constante, due à la fois à



En attendant de profiter de la vue sur le futur parc, retour sur les lieux à l'époque du cardinal de Richelieu, ancien propriétaire du domaine.

Du château du Val au siège de Novartis



n passant par la rue du Château, au centreville, qui ne s'est jamais demandé pourquoi elle a été nommée ainsi? En effet, le château de Malmaison, auquel tout Rueillois pense d'emblée, se situe ailleurs. En réalité, la topographie fait référence au château du Val, démoli, hélas, au XIX^e siècle.

Origine du château du Val

L'on retrouve les premières traces du domaine en 1606, dans l'acte de vente entre Pierre de la Bruyère et « messire Jehan de Moisset, conseiller du Roi ». Anobli, le seigneur du Val de Ruel, de la Grande Maison et du fief de la Pallée disposait d'une immense fortune qu'il utilisa, entre autres, pour aménager sa demeure et y organiser des fêtes splendides. «Le roi et ses courtisans ne dédaignaient pas se rendre chez lui, indique Dominique Lécroart (1), membre de la S.H.R.M. Il semblerait, en outre, que ce château eût abrité les amours d'Henri IV, notamment avec Jacqueline du Bueil. »

Richelieu

Après la mort du roi et la période tumultueuse qui s'ensuivit, sous Louis XIII, le pouvoir se concentre entre Saint-Germain et Paris. C'est à cette époque que le cardinal de Richelieu, souhaitant se rapprocher du roi, acheta le château du Val à Maître Pierre Payen, qui l'avait hérité de Jean de Moisset. «Par arrêt de la cour des Aides du 27 août 1633, les ventes et adjudications des châteaux et maisons seigneuriales du Val de Ruel en Parisis sont prononcées en faveur d'Armand Jean du Plessis, cardinal de Richelieu», cite Liliane Kalenitchenko, chargée de mission au cabinet du maire et mémoire de la Ville.

Lieu de pouvoir

Richelieu fit de ce château une demeure somptueuse en y apportant sans cesse des améliorations et en y construisant une chapelle, un théâtre, un jeu de paume et surtout un jardin à l'italienne. Inspiré de celui de la Villa d'Este de Tivoli, il abritait des bassins, des grottes de rocaille, des fontaines et une grande cascade (d'où l'allée de la Cascade

Pour Richelieu, sa demeure rueilloise offrait l'avantage d'être à la fois proche de Paris, Versailles et Saint-Germain.

Dominique Lécroart de la S.H.R.M.

d'aujourd'hui), comme au château de Saint-Cloud. «Pour Richelieu, sa demeure rueilloise offrait l'avantage d'être à la fois proche de Paris, Versailles et Saint-Germain, poursuit Dominique Lécroart. Souvent, les affaires d'État y étaient réglées. En 1635, c'est au château du Val que fut signé le traité de Rueil rattachant la ville de Colmar à la France!» La même année, c'est également ici qui furent signés les statuts pour la création de l'Académie française.

La démolition

Après la mort du cardinal, le château devint propriété de sa nièce, la duchesse d'Aiguillon. Il allait rester dans la famille jusqu'à la Révolution. En 1800, il devint propriété du maréchal Masséna. En 1832, ses héritiers le vendirent aux familles Lemarié et Mercier qui divisèrent le domaine en lots. L'un d'entre eux devint la propriété de la société Novartis (lire encadré).

(1) Auteur de Le Domaine de Richelieu à Rueil, de 1600 à 1800, en vente à la S.H.R.M.



Depuis cet article, le groupe Novartis a détruit son siège et il est en train d'un construire un nouveau à Rueil-sur-Seine. La société à vendu ses terrain à un groupe immobilier, mais le maire a négocié le droit d'accéder au parc pour tous les Rueillois.

Le père Joseph

Pour l'aider à concilier les exigences de sa carrière et sa fonction ecclésiastique, Richelieu fut épaulé par le père Joseph, surnommé «l'Éminence grise ».

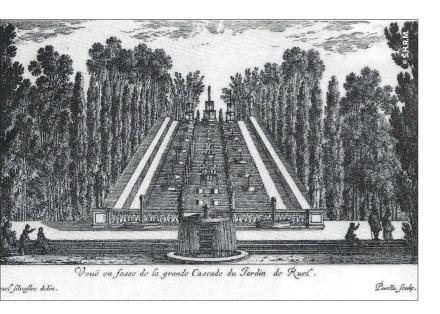
En 1638, lorsqu'il tomba malade, le cardinal insista pour qu'il vienne à Ruel, où il mourut le 18 décembre de la même année. C'est en mémoire de ce séjour que l'ancienne maison de l'intendant (qui a survécu à la destruction), abritant aujourd'hui le centre culturel l'Ermitage, porte le nom de « Maison du père Joseph ».

Novartis

Au début du XX° siècle, sur l'un des lots de l'ancien domaine, le célèbre comédien Jean Coquelin fit construire une très belle demeure appelée « le Manoir Richelieu ». Après avoir appartenu au physicien Georges Claude, elle fut vendue à la société Sandoz qui y établit son siège social, confiant la réalisation des travaux aux architectes Bernard Zehrfuss et Martin Burckhardt. Une dizaine de films y furent tournés, au moins partiellement (Le Distrait, Traitement de choc, Domicile conjugal et même un James Bond!). En 1996, le bâtiment devint le siège de Novartis, à la suite de la fusion entre Ciba-Geigy et Sandoz.

Merci à René Sizaret





Les jardins du cardinal

Du centre-ville, pour se rendre à Bois-Préau, on croise la « rue du Château » ainsi dénommée non pas parce qu'elle va à la Malmaison mais du fait qu'elle conduisait au « château du Val », résidence du cardinal de Richelieu qui y avait aménagé un jardin à l'italienne, inspiré de celui de la Villa d'Este de Tivoli, avec des fontaines et une grande cascade (à laquelle l'allée de la Cascade fait aujourd'hui référence).

Un nouveau parc!

Bientôt, le projet en construction en centre-ville sur le site anciennement occupé par Novartis (jadis site du château du Val) permettra à tous les Rueillois d'accéder, de la place Richelieu, à un nouveau parc public avec vue sur l'ancien lac du château cardinal.

euls quelques vestiges demeurent, comme le pavillon du père Joseph qui abrite aujourd'hui le centre culturel de l'Ermitage. Difficile d'imaginer le faste qui caractérisait les jardins du château du Val au XVII° siècle! Dans d'eau. Celui du dragon, tournant sur luimême, arrosait les invités du cardinal.

Comme à Versailles

Car l'on vient parfois de loin visiter ce jardin très apprécié des célébrités de l'époque, agrémenté d'une grande parterres. À la mort de Richelieu en 1642, sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, hérite du château du Val. La propriété séduit Louis XIV au point qu'il propose de l'acheter en 1666! L'affaire ne se fera pas et le Roi-Soleil s'installera finalement à Versailles. Pour dessiner les jardins du château, Le Nôtre, dit-on, s'inspire des créations de Richelieu...

Rien que le souvenir

Hélas, les anciens jardins du cardinal perdent peu à peu de leur superbe, en raison de leur coût d'entretien faramineux – les eaux, notamment, étaient amenées à grands frais depuis l'étang de Saint-Cucufa. Les héritiers ne peuvent tout sauvegarder : la grande cascade est transformée en un tapis vert, les bassins sont comblés, les statues dispersées ; quant à l'arc de triomphe, il ne résiste pas aux outrages du temps. Au XIX^e siècle, tout est démoli et loti. Une fin qui inspire ces vers en 1881 : « Du parterre français je cherche en vain la place / Je cherche le château, je n'en trouve plus trace / Que reste-t-il du gouffre où tombaient les cascades ? / Rien que le souvenir et quelques vieux dessins / De l'homme ou bien du temps, qui donc le plus dégrade?»

Dans sa propriété rueilloise, Richelieu avait conçu un espace extérieur, probablement d'inspiration italienne, qui mêlait admirablement l'eau, la verdure et la pierre.

sa propriété rueilloise, Richelieu avait conçu un espace extérieur, probablement d'inspiration italienne, qui mêlait admirablement l'eau, la verdure et la pierre. Sur ce terrain accidenté, une magnifique cascade créée à flanc de colline laissait ruisseler les eaux, tel un gigantesque escalier orné de vasques, jusqu'à une nappe bordée d'une superbe balustrade. Une première grotte de rocaille, d'ordre toscan, se dressait à l'extrémité de l'allée de la cascade et une seconde au bout d'un canal bordé de bassins et de jets

orangerie dont le corps de bâtiment compte neuf arcades. À côté, un arc de triomphe, copie de celui de Constantin à Rome, est adossé à un mur recouvert d'un trompe-l'œil. La perspective est peinte «avec tant de vérité qu'on a vu des hirondelles et d'autres oiseaux, croyant passer au travers, se tuer contre la muraille », relate-t-on dans les documents de l'époque. Partout, ce ne sont que statues, fontaines, cascatelles et bassins, au milieu d'un parc planté d'arbres et de fleurs décorant les

Et après?

Au XVIII^e siècle, c'est le parc de Bois-Préau qui attire les visiteurs. Écuyer et maître d'hôtel de la reine Marie Leszczynska, le propriétaire Jean Garnier l'a agrémenté d'orangers, de jasmins d'Espagne et de lauriers-roses, avec un parterre à l'anglaise. Des allées bordées de massifs et d'arbres taillés en arcade mènent à un baldaquin en trois dômes, orné de statues représentant des divinités chinoises. Le haut du jardin accueille un théâtre de verdure, une volière et un bassin d'où jaillissent des jets d'eau.

Au XIX° siècle, le jardin de Rueil le plus remarquable sera évidemment celui de Malmaison, embelli et aménagé par Joséphine « à l'anglaise » : rivière, rochers, cascades, pièce d'eau où nagent des cygnes noirs, temple de l'Amour, végétaux exotiques et même des animaux ! Avec ses 950 m², la grande serre chaude va jusqu'à surpasser celle du Jardin des plantes de Paris... Près de deux cents variétés nouvelles fleurissent ainsi pour la première fois en France, de 1803 jusqu'à la mort de l'impératrice en 1814.



L'église de Buzenval fête ses 90 ans

Le quatre-vingt-dixième anniversaire de l'inauguration de la chapelle Saint-Joseph de Buzenval nous donne l'occasion de redécouvrir ce bâtiment au cœur de l'architecture du quartier. Retour dans les années vingt.

imanche 22 juillet 1923. Après dix ans de négociations et de recherche de fonds interrompues par la Grande Guerre, la chapelle de secours Saint-

Joseph de Buzenval est inaugurée. Le chanoine Leblanc, représentant de Mgr Gibier, évêque de Versailles, assure la présidence de la cérémonie. Les architectes, Ramoisset Frères, et l'entrepreneur Martin y participent.

Les terrains de la briqueterie

C'est l'abbé Basler, aumônier à l'institution Saint-Nicolas, qui est à l'origine du projet. C'est lui qui, en juillet 1913, acquiert une partie du terrain de la briqueterie Quinet Frères⁽¹⁾. Dans les archives de l'église se trouvent des documents concernant cette vente. «Ils précisent que 560 m² (sur les 2343 m² achetés) devaient être affectés à la construction d'une église dédiée à Saint-Joseph, 662,75 m², aux places et voies à ouvrir, le reste étant destiné aux constructions du presbytère, de la salle paroissiale, d'une cour et d'un jardin», indique Liliane Kalenitchenko, chargée de mission au cabinet du maire et mémoire de la ville.

La chapelle devient paroisse

L'église est donc construite: son armature est en béton, et le remplissage est constitué de briques de différentes couleurs. La nef est à l'origine orientée vers le sud. Un

> clocher, avec ses trois cloches, y est ensuite ajouté, ainsi que la salle paroissiale, bâtie avec l'aide des enfants du hameau (lire encadré).

C'est en 1932 que la chapelle devient paroisse.

En effet, face à l'augmentation de la population, l'évêque de Versailles décide de créer cette nouvelle paroisse s'étendant sur les territoires de Rueil, Saint-Cloud et Garches.

Les kermesses

44 Aujourd'hui, il fait beau,

profitez-en, allez tous à la

kermesse de Buzenval. 🥊 🥊

Radio-Luxembourg

Au fil des années, les abbés successifs, en plus de leurs activités sacerdotales, continuent à occuper les enfants pendant leur temps libre, notamment le jeudi et durant les vacances. La salle paroissiale, avec ses agrès et son cheval d'arçon, sert de salle de gymnastique. Ensuite, elle devient salle de cinéma et de théâtre. « La fête du mois de juin était le couronnement de ces activités ludiques, expliquent Béatrice et Jean-Claude Barbance, responsables du

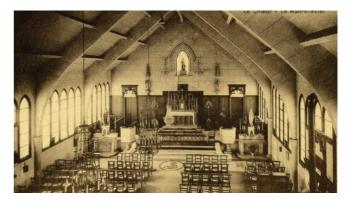
journal Buzenval se raconte. Même Radio-Luxembourg ^(a) annonçait: "Aujourd'hui, il fait beau, profitez-en, allez tous à la kermesse de Buzenval". » Ces kermesses sont réputées, et la dernière a lieu en 1965.

Dans les années suivantes, l'église a subi des travaux de rénovation importants. En 1984, l'intérieur est réaménagé. L'autel prend la place de la porte ouest afin d'orienter le prêtre face à l'assistance et les fidèles, vers l'occident. Après l'an 2000, des travaux de nettoyage et de mise aux normes (en particulier pour en permettre l'accès aux personnes à mobilité réduite) sont effectués et donnent au bâtiment son aspect actuel, tout en respectant les vestiges de son passé.

Le hameau de Buzenval

En 1900, entre le château de Buzenval et le domaine de Fouilleuse s'étendait le hameau de Buzenval, composé de 69 familles (225 personnes, enfants et adultes) habitant dans 49 maisons sans eau ni électricité: les habitants s'approvisionnaient aux puits, aux fontaines ou aux ruisseaux. On comptait peu de commerces. Les commerçants de Garches et de Saint-Cloud venaient en voiture à cheval pour proposer leurs produits. La principale activité économique était la briqueterie Quinet.







Les Canotiers (dit Le Déjeuner au bord de la rivière), Pierre-Auguste Renoir, 1880.

On y dansait

la valse, la polka et le bal musette

Véritable symbole de la culture « au bord de l'eau », les guinguettes constituent un élément marquant de l'identité des bords de Seine (et des bords de Marne). Dans le sillage des soirées et repas organisés « Chez Giquel », retour sur cet ancien « loisir » qui revient aujourd'hui à la mode.



Sur les bords de Seine et de Marne

Les premières guinguettes se développent à la fin du XVII^e siècle. Elles fleurissent dans les villages voisins de la capitale (Belleville et Montmartre), afin d'échapper au fameux octroi qui taxait les denrées et les vins. «Le vin produit dans les vignobles situés autour de Paris, alors appelé "ginguet" ou "guignet", était meilleur marché», explique Liliane Kalenitchenko, chargée de mission au cabinet du maire et mémoire de Rueil. Vers 1860, Paris s'agrandit et annexe les villages. Les guinguettes se déplacent ainsi sur les bords de Seine et de Marne.

Au temps des impressionnistes

Grâce à l'arrivée de la ligne de chemin de fer Paris-Saint-Germain-en-Laye, les Parisiens rejoignent facilement Bougival, Croissy, Chatou et bien sûr Rueil, où se trouvent de nombreux établissements, dont les plus réputés sont La Grenouillère et le restaurant Fournaise, mais aussi le restaurant Giquel (lire encadré). L'industrialisation s'accompagne d'une évolution du niveau de vie et des mœurs. Les tenues endimanchées et le port du canotier deviennent coutumiers en ces lieux où l'on vient aussi pour voir et être vu. C'est aussi l'époque des peintres impressionnistes, notamment Claude Monet et Pierre-Auguste Renoir, qui en immortalisent l'atmosphère dans de célèbres toiles.

Le vin produit dans les vignobles situés autour de Paris, alors appelé «ginguet» ou «guignet», était meilleur marché »

Liliane Kalenitchenko

Le bal musette

La première moitié du XX° siècle constitue l'âge d'or des guinguettes. En effet, la généralisation du repos hebdomadaire, en 1906, et des transports permet aux Parisiens de profiter facilement des joies de la campagne. Les bords de Marne et de Seine sont alors des sites appréciés. Né de la rencontre entre les immigrés auvergnats et italiens, qui introduisent l'accordéon, le bal musette devient la danse populaire à la mode dans les guinguettes.

Déclin et renaissance

À la Libération, la population a besoin d'oublier les souffrances et les privations et retrouve le goût de la danse et de la fête. Les guinguettes connaissent alors l'influence des rythmes américains, qui font concurrence au bal musette.

Dans les années 60-70, après plusieurs siècles d'existence, l'interdiction de la baignade pour motifs d'hygiène et de sécurité, le désir d'évasion plus lointaine et la mode du yéyé et du rock en annoncent le déclin. Des établissements sont détruits et la tradition, oubliée. Ce n'est qu'au début du troisième millénaire que les guinguettes reviennent en vogue, souvent grâce aux associations qui restaurent les bâtiments et y organisent des fêtes.

L'opération séduction est à nouveau en marche. Si vous souhaitez goûter à cette ambiance unique, ne manquez pas les prochains événements organisés par les Amis de la maison Giquel (lire encadré).



Depuis la rédaction de cet article, c'est Sylvie Halipré qui est devenue présidente de l'association Les Amis de la maison Giquel. De plus, la Ville, après l'acquisition de la maison Daubigny (qui se situe à côté de la maison Giquel et qui a fait l'objet d'un don), a pu envisager la création d'un nouvel espace culturel (doté d'un parc) qui ouvrira au printemps prochain!

La maison Giquel

Le restaurant Giquel (également un garage à bateaux), fondé en 1875 par le marchand de vin Adolphe Giquel, a été sauvé de la démolition par le maire, qui en a confié la restauration à l'association Les Amis de la maison Giquel. « Selon une publicité de l'époque, les garages pouvaient abriter cent bateaux !, indique Michel Maraine, président de l'association. La cuisine servie au restaurant était très appréciée, notamment les matelotes d'anguilles et les fritures qu'Adolphe Giquel pêchait luimême. » L'établissement a été très fréquenté jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Ensuite, le site a malheureusement été rasé. Aujourd'hui, il ne reste que la salle de restaurant que l'association s'emploie à faire revivre après d'imposants travaux.

L'Arsenal, un quartier de son temps



ue du centre technique de Renault dans les années 80.

Sur les hauteurs de Rueil, l'écoquartier de l'Arsenal avec ses logements et ses services commence à prendre forme. La réalisation de ce projet d'avenir redonnera vie à des terrains partiellement délaissés, qui connurent leur âge d'or au XX^e siècle grâce à l'industrie militaire et civile.

regarder l'histoire de l'Arsenal, l'on se dit que ce secteur a toujours vécu avec son temps, épousant les changements d'époque et les évolutions de la société. Ainsi, il fut pendant longtemps seulement occupé par des paysans qui y cultivaient des céréales et des produits maraîchers, parmi les vergers et quelques vaches. C'est la Première Guerre mondiale qui changera sa destination. Installé en 1865 sur la commune voisine, l'Atelier de construction de Puteaux (A.P.X.), dirigé par l'ingénieur Frédéric Guillaume Kreutzberger, produit le canon de 75, une pièce d'artillerie révolutionnaire. Mais le conflit sature la production. En 1917,

l'État décide alors d'installer une antenne à Rueil, qui sera construite sur le Plateau entre 1919 et 1920.

Les Docks de Rueil

Les Docks de Rueil, comme ils sont appelés, abritent des activités de mon-

tage d'artillerie et de chars de combat ainsi que des ateliers de réparation, tandis que Puteaux regroupe ateliers de mécanique et d'optique. Le tout à proximité immédiate du fort du Mont-Valérien, qui offre un magnifique champ de

tir. Une portion de tramway longue d'environ 2 kilomètres est même créée entre la gare du Val d'Or à Suresnes et

l'Arsenal à Rueil, via l'actuelle rue des Houtraits, pour acheminer les ouvriers en provenance de Puteaux.

Des chars de combat

En 1935, les Docks de Rueil prennent le nom d'Atelier de construction de

aérienne. Le projet est finalement abandonné et l'Arsenal déménagé en 1975 à Versailles, dans le quartier Satory. Quel avenir pour les terrains libérés ? Du militaire, ils passent au civil. Implantée sur le Plateau dès 1952, la régie Renault en achète une partie

> ministère Armées pouvoir pour agrandir nique (C.T.R.). Le C.T.R. emploiera jusqu'à 3000 salariés dans le secteur

de la recherche. Renault règne alors sur le Plateau et devient le premier employeur de la ville.

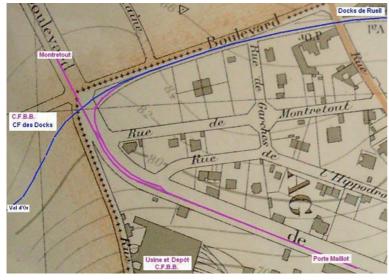
Hélas, dans les années 1980, la conjoncture se retourne, impactant toute l'industrie française. Le départ du constructeur automobile est annoncé et s'étire entre 1994 et les années

La page industrielle est tournée ; la Ville saisit l'opportunité d'écrire un nouveau chapitre de l'histoire de l'Arsenal en y créant un écoquartier. Un concept du XXIe siècle qui permettra d'accueillir, dans une démarche équilibrée et respectueuse de la planète, un ensemble de logements, de commerces, de bureaux et d'équipements publics

(consultez: arsenalrueilecoquartier.fr).

La page industrielle est tournée ; la Ville saisit un bureau d'études et des l'opportunité d'écrire un nouveau chapitre de l'histoire centre de l'Arsenal en y créant un écoquartier.

En «bleu» la ligne de tramway entre la gare du Val d'Or et les Docks de Rueil.



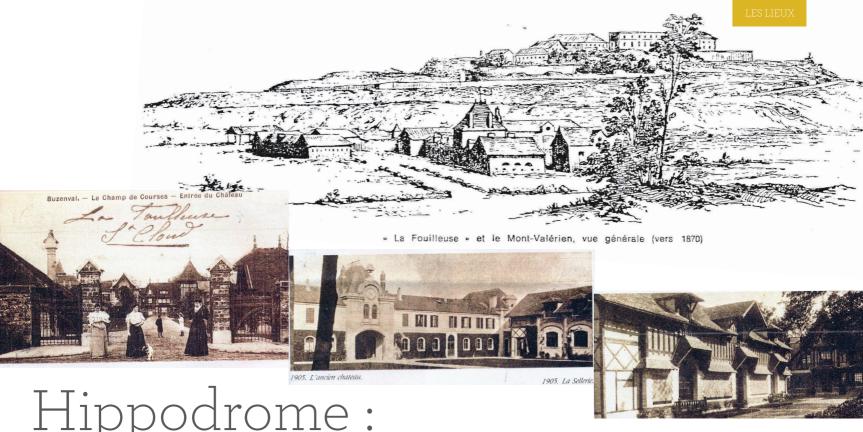
développement autour des chars de combat, notamment le fameux B1 puis l'A.M.X., en collaboration étroite avec Puteaux et Issy-les-Moulineaux. L'activité s'oriente également vers l'optique : c'est là que sont mis au point l'épiscope et le périscope.

Rueil (A.R.L.). L'A.R.L. poursuit son

Après la Seconde Guerre mondiale, le site reprend du service et se dote même d'une école professionnelle accueillant 100 élèves, d'équipements culturels et sportifs (volley-ball, football, tennis, judo, piscine...), de salles de réunion et de spectacle. Il emploie alors 400 ouvriers. Un effectif qui bondira à 1500 en 1964, à la suite de la fermeture de l'atelier de Puteaux et son transfert à Rueil. À son apogée, l'Arsenal s'étend sur 14 hectares!

Un nouveau chapitre

L'Otan s'y établit dans les années 1960-1970, pour y développer un système performant de missiles de défense



Hippodrome: des champs... aux courses!

L'organisation du Salon du terroir à l'hippodrome de Saint-Cloud ne doit rien au hasard. Ce vaste espace de nature de quelque 80 hectares - principalement sur notre ville - a longtemps abrité des activités agricoles avant les manifestations hippiques.

ne trentaine de courses hippiques, dont le prestigieux Grand Prix de Saint-Cloud, se tiennent chaque année sur l'hippodrome... à cheval entre Saint-Cloud et Rueil-Malmaison. C'est en 1901 que ce terrain racheté par Edmond Blanc, homme politique - député des Hautes-Pyrénées et maire de La Celle-Saint-Cloud - également éleveur

de chevaux, commence à accueillir des activités hippiques. Inauguré le 15 mars de cette même année, le lieu, qui abrite aussi un centre d'entraînement, devient rapidement un hippodrome réputé. Le roi d'Angleterre Edouard VII y vient en personne le 1er mai 1905 et ne manque pas de féliciter Edmond Blanc. Il faut dire que le terrain permet des courses sur gazon tôt dans la saison et tard jusqu'en hiver. Très régulière, la piste en herbe de 2300 mètres, comprenant une ligne droite de

500 mètres, se court corde à gauche...

Une exception en région parisienne!

C'est ici que se dérouleront les épreuves de polo des Jeux olympiques de 1924.

Champ de tir

Les guerres suspendent les activités de l'hippodrome. Entre 1914 et 1918, le site abrite un hôpital militaire établi par les Canadiens, qui dispense, grâce à un bataillon d'infir-

mières et un matériel médical moderne,

des soins de qualité aux soldats canadiens et français ainsi qu'aux habitants de Saint-Cloud. Durant la Seconde Guerre mondiale, l'hippodrome est transformé dès 1940 en champ de tir par les Allemands, qui tenteront d'en détruire les installations en 1944. En parallèle,

les riverains exploitent une partie du terrain en jardin potager. Une nécessité en temps de guerre qui ramène provisoirement le site à sa vocation originelle.

Au Moyen Âge, le fief de Fouilleuse comprend en effet un château et une ferme entourés de terres agricoles. Plusieurs propriétaires s'y succèdent jusqu'à ce que Napoléon III l'acquière

La piste en herbe de 2300 mètres, comprenant une ligne droite de 500 mètres, se court corde à gauche... Une exception en région parisienne!

> en 1856 pour en faire une ferme modèle, une vitrine de la modernité : des machines à vapeur moissonnent les champs et de nouveaux bâtiments (écurie, vacherie, porcherie, poulailler) sont érigés pour l'élevage. Après la guerre de 1870, le site, en partie détruit, devient un domaine national sur lequel l'État installe une colonie pénitentiaire. De 1872 et 1895, des garçons puis des filles y font l'apprentissage des techniques

Monument historique

En 1898, l'État cède le domaine à Edmond Blanc, qui y fera construire, autour des

vestiges du château de Fouilleuse et de la ferme, plusieurs pavillons dont son habitation personnelle, un manoir de

> style anglonormand. Ceux-ci vaudront au site d'être classé monument historique en 1986. Depuis Edmond

Blanc et ses héritiers, le domaine est passé entre les mains de l'industriel Marcel Boussac en 1954, qui a opéré de nécessaires travaux de modernisation, puis de France Galop en 1974 et enfin, pour partie, du Paris Country Club en 1981. Il s'enrichit alors d'une piscine, de courts de tennis, d'un parcours de golf sur la pelouse centrale et, en 2014, d'un hôtel de luxe, le Renaissance, conçu dans le style anglo-normand caractéristique de l'hippodrome. Ce lieu huppé sait cependant s'ouvrir à toutes sortes de manifestations et renouer avec son histoire, comme lors du traditionnel Salon du terroir...



Dernières demeures rueilloises

Mourir et reposer à Rueil. Une fatalité naturelle qui a fait l'objet de bien des débats parmi nos concitoyens, à l'époque moderne et contemporaine

endant des siècles, l'unique cimetière rueillois se situe autour de l'église Saint-Pierre Saint-Paul. Jusqu'en 1640, de nombreuses inhumations sont également réalisées au sein de l'édifice. avant de n'être réservées qu'aux grandes familles, puis interdites à la Révolution.

Premier transfert

Sous l'effet de l'augmentation de la population et par mesure d'hygiène, il est question, dès 1782, de déplacer le cimetière du bourg de Ruel dans un lieu plus approprié. En 1784, une convention est signée entre les habitants et Lewal, contrôleur général de la maison de monseigneur le comte d'Artois, stipulant qu'il destinerait un terrain à la création d'un cimetière à la périphérie de la rue du Four-à-Ban (actuelle rue Hervet). Après de multiples tractations, un emplacement est

66 Ce qui allait devenir le « cimetière ancien » ouvre ses portes situé», résume la lettre. en 1837. [...] Le cimetière des Bulvis est inauguré en janvier 1952.. 🥊 🥊

finalement choisi en 1793 non loin du site initialement pressenti, sur la propriété de Madame de Villiers. Malgré les protestations de cette dernière, qui l'estime trop proche des habitations, le cimetière est construit à la lisière de la grand-route de Paris à Saint-Germain (dans le périmètre de l'actuelle place Jean-Jaurès).



Le cimetière ancien.

Du cimetière ancien au cimetière des Bulvis

Confrontés à une forte croissance démographique, les habitants adressent en 1825 au maire, Monsieur Dherbés, une pétition réclamant un nouveau transfert du cimetière, dont la proximité avec les lieux de convivialité nuit à la solennité des enterrements et dont les miasmes incommodent les rive-

> rains. «Sous le rapport des mœurs et de la salubrité publique, il ne saurait être plus mal Le vœu des citoyens rejoint celui du conseil municipal de mettre en œuvre un plan d'alignement des rues et

d'élargissement de places et carrefours. Faute de financement, il faut néanmoins attendre 1833 pour que soient entamés les travaux, au lieu-dit «les Basses Mollières». Ce qui allait devenir le «cimetière ancien» ouvre ses portes en 1837. Composé de fosses communes (3900 m²), de concessions temporaires (560 m²) et de concessions à perpétuité

(1150 m²), il est agrandi en 1862. On y trouve les sépultures de personnalités rueilloises, ainsi que les tombes de soldats et citoyens morts pour la France (querre de 1870, Première et Deuxième Guerre mondiale, guerres d'Afrique du Nord et d'Indochine) et autres monuments commémoratifs, entretenus par le Souvenir français (lire encadré). Le cimetière ancien conserve également la mémoire de catastrophes qui ont endeuillé notre cité, tels l'explosion de l'épicerie Rocher (1873), le drame du feu

Le cimetière des Bulvis.

d'artifice du 14 juillet 1903, le terrible incendie du cinéma Le Sélect (1947) ou encore la novade collective des employés des établissements Bauchet à Riva Bella

Face à sa rapide saturation, l'établissement d'un second cimetière* est envisagé au début des années 40 au lieu-dit «les hauts Bulvis». Signé par le président du gouvernement provisoire Georges Bidault et par Édouard Depreux, ministre de l'Intérieur, le décret le déclarant d'utilité publique paraît au Journal officiel le 8 novembre 1946. Le cimetière des Bulvis (qui abrite également le nouveau cimetière de Suresnes) est inauguré en janvier 1952, puis étendu en 1957.

- · Cimetière ancien: 1 place du Souvenir-Français Tél: 01 47 49 09 20
- · Cimetière des Bulvis: 108 route de l'Empereur Tél: 01 47 49 26 89
- · Cimetière: rue du Commandant-Jacquot
- * Rueil compte également un troisième petit cime-tière, rue du Commandant-Jacquot, qui vient d'être réhabilité grâce au Souvenir français.



Le Souvenir français, gardien de la mémoire

Contact: didrit.jeanpierre@free.fr



Sculpture surplombant la tombe des enfants de la reine Marie-Christine d'Espagne.



À la mémoire des morts pour la France et des anciens combattants.

Les monuments

Le cimetière ancien abrite également de nombreux monuments et tombes remarquables, dont la sépulture des enfants de la reine Marie-Christine d'Espagne, décédés lors de l'exil de leur mère à Rueil, celles des curés de l'église Saint-Pierre Saint-Paul et des victimes des drames rueillois (les huit tués de la double explosion de l'épicerie Rocher du 25 juillet 1873, les deux enfants décédés lors du feu d'artifice du 14 juillet 1903, les 92 morts du terrible incendie du cinéma Le Sélect, le 30 août 1947, les 22 noyés de l'excursion en bateau des employés des établissements Bauchet à Riva Bella le 18 juin 1955), les monuments aux morts, stèles, tombes et ossuaires des combattants des guerres de 1870-1871, 1914-1918, 1939-1945, d'Afrique du Nord et d'Indochine, ainsi qu'un carré militaire (essentiellement 1914-1918) et un carré F.F.I.

Les tombes disparues

À la suite de la reprise de tombes en déshérence, en 1951, plusieurs sépultures ont malheureusement disparu, dont celles de Léonard Bertin, maire de Rueil, de Jacques Labiche, père du dramaturge Eugène Labiche, d'Alexandre Bertrand, jeune fils du général comte Bertrand, décédé sur l'île d'Elbe, de Louis-Émile Vanderburch, écrivain et dramaturge, de François Jacques Lamoureux, médecin de la maison de l'impératrice Joséphine, et du général Fiévet, chef d'état-major du général Mangin. Aussi, le Souvenir français a-t-il décidé qu'en cas de réaffectation ultérieure de concessions à perpétuité, les sépultures abandonnées où reposent des morts pour la France feraient l'objet d'un transfert de leurs restes dans une tombe de regroupement.

Source principale: Le Cimetière ancien de Rueil-Malmaison, mairie de Rueil-Malmaison, 1999.

Un troisième cimetière méconnu



Récemment réhabilité par le Souvenir français, qui en assure l'entretien depuis 1902, le petit cimetière de la rue du Commandant-Jacquot a été construit, sur l'initiative des parents du défunt, à l'endroit précis où a été retrouvée la dépouille de Raoul Bohrer de Kreuznach, élève de Saint-Cyr tué à 19 ans lors de la bataille de la Malmaison, le

21 octobre 1870. Fait intéressant, les corps de neuf autres soldats, français et prussiens, tombés à proximité, ont également été ensevelis dans ce cimetière privé. Le terrain a fait l'objet d'une donation à l'État le 13 mai 1876.

Hors de Rueil



La sépulture d'Edward Tuck et Julia Stell au cimetière ancien de Saint-Germain-en-Lave.

Trois des plus illustres personnalités attachées à l'histoire de Rueil n'y sont pas inhumées. En effet, Edward Tuck (1842-1938) et Julia Stell (1850-1928), grands mécènes américains amoureux de notre ville, reposent au cimetière ancien de Saint-Germain-en-Laye, où leur tombe est régulièrement entretenue par le Souvenir français, en mémoire des multiples bienfaits que le couple a prodigués à notre

commune et à ses habitants. C'est également le cas de Jacques Baumel (1918-2006), maire de Rueil pendant plus de trois décennies (1971-2004), inhumé dans un cimetière du Calvados, où son épouse Louise l'a rejoint en 2013.

À l'heure où les habitués des balades dans le parc naturel urbain se réjouissent du nouveau chemin piéton aménagé dans la rue du Commandant-Jacquot, coup de projecteur sur ce personnage historique et sur les combats qui se sont déroulés en ces lieux pendant la guerre franco-prussienne.

La première bataille de Buzenval



Les pertes françaises

sont importantes (541 hommes

hors de combat, contre 411

du côté allemand). 🥊 🥊

n 1870, à la suite de la capitulation de Sedan, les armées prussiennes et leurs alliés déferlent sur le nord de la France jusqu'à Paris, qu'ils assiègent. Le 4 septembre, Napoléon III est déchu, et la III° République est proclamée.

Sur le front rueillois

Tandis que les habitants de la capitale retiennent leur souffle, des lignes de défense sont établies tout

autour de ce qu'on appelle aujourd'hui la petite couronne. À Rueil, elle s'étend de Bougival à Garches, Villeneuve-l'Étang et au mur du parc de Saint-Cloud, en passant par Malmaison, la Jonchère, la lisière du bois de

lisière du bois de
Saint-Cucufa et Buzenval. C'est là qu'eut lieu la première bataille de Buzenval (à ne pas confondre avec

mière bataille de Buzenval (à ne pas confondre avec la seconde, plus célèbre, qui se déroula le 19 janvier 1871) .

Au cœur de la bataille

En 1870, à la mi-octobre, le général Ducrot, commandant les troupes françaises, ayant remarqué que les avant-postes prussiens gagnaient du terrain, décide d'exécuter une opération de grande envergure. «Le 21 octobre, à 1h30, le mont Valérien donne, par trois coups de canon, le signal de l'attaque. L'artillerie ouvre le feu côté Rueil. Les troupes aux ordres des généraux Berthout et Noël et du lieutenant-colonel

Cholleton se portent en avant et se lancent à l'assaut des lignes ennemies », résume Dominique Lécroart de la S.H.R.M. C'est à ce moment que la 6° compagnie de zouaves du commandant Jacquot pénètre dans le parc de Malmaison et refoule les Prussiens. Appuyé par les renforts, le commandant, mettant son képi au bout de son sabre, fait sonner la charge, s'élance sur les pentes couvertes de vignes et se retrouve au milieu des lignes prussiennes. Gravement blessé, il décède dans l'ambulance allemande qui

le transporte. Son corps est rendu aux troupes françaises quelques jours plus tard.

Des dégâts au château de Malmaison

Des croquis et des tableaux de l'époque témoignent de cette bataille. L'on y découvre différents sites, parmi lesquels le domaine de Malmaison où les Prussiens

causent de nombreux dégâts à l'intérieur du château. D'autres combats sont menés dans le parc de Richelieu vers la porte de Longboyau (lire encadré) et du côté de Buzenval, où le château est repris par les troupes françaises qui se heurtent, malgré tout, à une violente contre-attaque des Prussiens à la suite de laquelle le général Ducrot ordonne de battre en retraite.

Les pertes françaises sont importantes (541 hommes hors de combat, contre 411 du côté allemand), et le seul résultat de cette bataille est d'avoir obligé les Prussiens à se maintenir sur la ligne de défense jusqu'au 19 janvier 1871, date de l'ultime bataille de Buzenval

Aujourd'hui, deux sites conservent le souvenir de cette journée:

 À l'entrée du bois de Saint-Cucufa vers la rue du Général-de-Miribel

Un grand panneau représente le tableau d'Alphonse de Neuville, La Défense de la porte de Longboyau. Peintre d'histoire ayant lui-même combattu pendant cette guerre, Alphonse de Neuville reproduit fidèlement la scène de bataille.



 En face du 10 rue du Commandant Jacquot

Un enclos fermé par une grille rappelle les combats qui se sont déroulés à cet emplacement, le 21 octobre 1870. Huit militaires français et prussiens sont enterrés dans ce monument construit par M^{me} et M. de Kreuznach. Leur fils unique de 19 ans, tout juste admis à Saint-Cyr, voulut s'engager dès la déclaration de guerre. Il est tué au cours de cette bataille. En 1873, son père, souhaitant lui donner une sépulture digne, rachète le terrain et il y fait édifier un monument. En 1902, il en fait don à l'État.

À l'heure actuelle, comme d'autres tombes et monuments commémoratifs il est entretenu par le Souvenir français, très actif à Rueil.



Mémoires de guerre

Chaque 19 janvier, Rueil célébre l'anniversaire de la bataille de Buzenval, tentative désespérée de briser le siège de Paris imposé par l'armée prussienne. Un hommage aux quelque 90 000 soldats et volontaires français engagés dans cet affrontement décisif de la guerre de 1870.

19-Janvier. Général-Carreyde-Bellemare. Général-Colonieu. Colonel-de-Rochebrune, du Lieutenant-Colonel-de-Monbrison. Commandant-Jacquot, Marquis-de-Coriolis, Henri-Regnault, école Alphonse-Daudet, sans oublier le monument de Buzenval et celui de la rue du Commandant-Jacquot... Notre ville entretient, par ces références quotidiennes, le souvenir des combats dont elle fut le théâtre à l'aube de la III^e République. Près d'un siècle et demi plus tard, elles nous invitent à nous remémorer un épisode tragique de notre histoire.

Plusieurs personnalités périrent au champ d'honneur, dont le marquis de Coriolis, le peintre Henri Regnault, l'explorateur Gustave Lambert, le colonel de Rochebrune et le lieutenant-colonel de Monbrison.

Une « sortie » refoulée

À l'issue de la défaite française de Sedan, l'armée des États allemands coalisés déferle sur le nord de la France et s'approche dangereusement de la capitale. Après que la déchéance de l'empereur Napoléon III a été prononcée, la III^e République est proclamée le 4 septembre 1870. Un gouvernement de défense nationale est alors instauré, dirigé par le général Trochu. Faute de résistance à sa progression, l'ennemi allait bientôt soumettre Paris à un terrible blocus. Dans ce contexte de privations et de fièvre obsidionale⁽ⁱ⁾, les autorités françaises multiplient les opérations de fortification et envi-

les habitants de Buzenval, venus en aide à leurs compatriotes, subissent une sévère répression.

L'armée française joue son va-tout

Suggéré par le général Carrey de Bellemare, le second assaut intervient le 19 janvier 1871. Sur un front exigu, de la redoute de Montretout à la Jonchère, trois colonnes, conduites par les généraux Ducrot, Carrey de Bellemare et Vinoy, marchent sur Montretout, Buzenval et la porte de Longboyau. Les Prussiens tirent parti de leur supériorité et de la désorganisation française pour répliquer et semer une effroyable confusion dans les rangs tricolores. Le général Trochu ordonne la retraite en pleine débandade. Les pertes s'avèrent conséquentes : 4070 tués ou griève-

la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Le lendemain, l'état-major donne l'ordre de reddition du fort du mont Valérien.

Une mémoire vivace

En souvenir du sacrifice des soldats de la IIIº République naissante, mais aussi des Rueillois qui vécurent ce sanglant affrontement militaire, la Ville organisera, le mercredi 19 janvier prochain, à 19h30, une cérémonie au monument commémoratif de Buzenval, rue du Général-Colonieu, en présence de nombreux élus, dont le maire et Didier Ducros, maire adjoint aux Anciens Combattants, et des porte-drapeaux de Rueil et Garches. Le rappel des faits historiques, les allocations et la projection d'un diaporama sur les combats

L'artillerie du général Carrey de Bellemare aux environs de la ferme de la Fouilleuse (19 janvier 1871).



sagent des percées susceptibles de desserrer l'étau prussien. Le 21 octobre 1870, le général Ducrot, inquiet de l'avancée des troupes de Bismarck – dont l'état-major a établi ses quartiers à Versailles –, lance une première offensive, appuyée par l'artillerie, en direction de Saint-Cucufa, de la Malmaison, de Buzenval et de la Jonchère. Une foudroyante contre-attaque allemande contraint pourtant les forces françaises à battre en retraite, tandis que

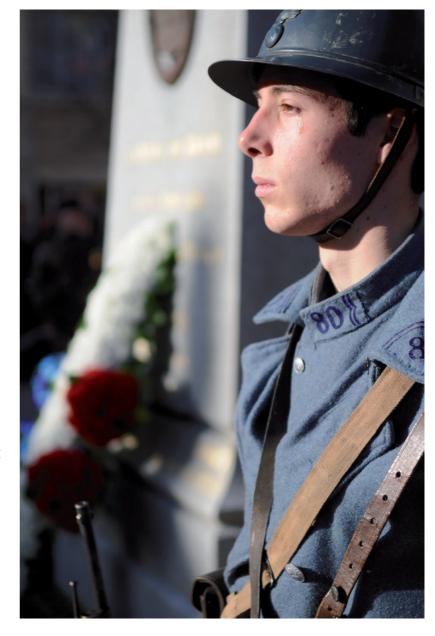
ment blessés, pour moitié issus de la Garde nationale (contre 41 officiers et 570 soldats ennemis). Plusieurs personnalités, souvent volontaires, périrent au champ d'honneur, dont le marquis de Coriolis, le peintre Henri Regnault, l'explorateur Gustave Lambert, le colonel de Rochebrune et le lieutenant-colonel de Monbrison. Peu après cette déroute française, l'armistice est signé par Jules Favre et Bismarck, le 28 janvier 1871, entraînant

réalisé par Jean-Pierre Simon seront suivis d'un dépôt de gerbe. De son côté, le Souvenir français, présidé par Jean-Pierre Didrit, également maire adjoint, prélèvera, comme chaque année, la flamme sacrée à l'Arc de Triomphe, ravivée ensuite au monument de Buzenval. Un moment de recueillement collectif auquel toutes les générations sont conviées.

(1) Psychose collective frappant une population assiégée.

Hommage à nos poilus

Chaque année, les cérémonies commémoratives du 11 novembre rassemblent autorités civiles et militaires, anciens combattants et citoyens de tous âges autour de plusieurs lieux de mémoire de la ville. L'opportunité de redécouvrir la signification d'un anniversaire centenaire.



novembre 1918, 5h15, clairière de Rethondes : la signature de l'armistice à laquelle participent notamment le maréchal Foch et Matthias Erzberger, entérine la capitulation de l'Allemagne au terme d'un conflit qui ensanglanta le monde pendant quatre ans, trois mois et quatorze jours. L'on déplore alors onze millions de morts et six millions et demi de blessés et mutilés de guerre, sans compter les victimes de la grippe espagnole de 1918. La France a perdu pour sa part plus de 10 % de sa population active masculine, avec les conséquences que l'on sait sur l'équilibre démographique du pays. Il allait de soi que la Nation endeuillée cultivât le souvenir de ses soldats tombés au champ d'honneur. Alors que fleurissent, dans toutes les communes de l'Hexagone, des monuments aux morts, le Parlement déclare le 11 novembre jour férié, en date du 24 octobre 1922. La tombe du soldat inconnu à l'Arc de Triomphe, bientôt

accompagnée d'une flamme ravivée quotidiennement, incarne également l'hommage de la France à ses enfants.

La mémoire de la Grande Guerre à Rueil

Localité de 13 203 âmes lors du recensement de 1911, Rueil devait connaître, de 1914 à 1918, état de siège, mobilisaaux hospitalisés et aux indigents. Par ailleurs, quelque 379 Rueillois périssent au front pendant la Première Guerre mondiale. En 1921, sous l'autorité du maire Louis-François Besche, le conseil municipal vote l'« adoption » de deux villages sinistrés de la Marne, Époye et Tramery, concrétisée par une contribution financière à la restaura-

Quelque 379 Rueillois périssent au front pendant la Première Guerre mondiale...

tion de ses réservistes, réquisitions, difficultés d'approvisionnement, afflux de réfugiés face à l'avancée allemande et cohortes de blessés. Massivement patriotes, ses habitants contribuent à l'effort de guerre à la hauteur de leurs moyens, investis notamment dans la fabrique de munitions et l'assistance

tion de leurs écoles publiques. Dès 1920, une souscription est levée afin de doter la commune d'un monument aux morts, avec le soutien actif du Souvenir français (1). Œuvre du sculpteur Charles Perron, dont le socle est constitué de granit bleuté des Vosges, celui-ci est inauguré le 18 novembre 1923, en

présence du ministre de la Justice, du préfet et des élus. En l'honneur de leurs trente compatriotes défunts du corps de volontaires danois de la Légion étrangère stationné à Rueil, les Danois de Paris érigent de leur côté, le 26 avril 1925, un monument commémoratif d'inspiration nordique, dû au sculpteur norvégien Stephen Sinding. Enfin, le cimetière ancien, dont les sépultures de soldats morts pour la France sont entretenues par le Souvenir français, est créé en 1937.

(1) La place qui accueille le monument aux morts est baptisée « place du 11-Novembre » en 1968, à l'occasion du 50° anniversaire de l'armistice.

Un soldat venu du Pacifique

« Exemple de bravoure et de froide détermination »⁽¹⁾, le Rueillois Jean Tranape, compagnon de la Libération, a pris part, aux heures les plus sombres de notre histoire, à l'épopée du bataillon du Pacifique. Rencontre.

Rueil Infos : Dans quel contexte avez-vous grandi ?

Jean Tranape: D'origine vietnamienne, je suis né à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie, le 3 décembre 1918. Je n'ai pas connu ma mère, décédée quelques mois après ma naissance. J'ai appris à aimer la France sur les bancs de l'école, où je me passionnais pour les cam-

pagnes napoléoniennes. J'ai exercé par la suite le métier de dessinateur industriel au service des travaux publics de Nouvelle-Calédonie. Mon père ayant été naturalisé français, j'ai été appelé sous les drapeaux en janvier 1940, dans le bataillon mixte d'infanterie coloniale.

R.I.: Comment avez-vous ressenti la capitulation de la France, en juin 1940 ?

J.T.: Très mal! Nous n'avons pas entendul'appel du général de Gaulle, mais il a été relayé par la presse, et la Nouvelle-Calédonie s'y est ralliée. Je me suis engagé dans le bataillon du Pacifique, composé de 300 Néo-Calédoniens et de 300 Tahitiens, sous le commandement de Félix Broche. Le 5 mai 1941, nous avons embarqué pour Sydney. Quelques semaines plus tard, trois paquebots de transport de troupes convoyaient 20 000 Australiens et 600 Français vers le Moyen-Orient. Nous sommes arrivés à Suez le 31 juillet 1941.

$R.I.: \grave{A} \ quelles \ campagnes \ avez-vous \ participé\,?$

J.T.: Nous avons d'abord été dirigés vers Qastina, Damas, Alep et Lattaquié. Habillés par les Britanniques — l'armement étant français —, nous sommes devenus un bataillon motorisé, incorporé dans la 1re brigade française libre. Fin décembre 1941, nous affrontions pour la première fois l'Afrika Korps lors de la prise d'Halfaya, à la frontière égypto-libyenne. Ensuite, nous avons œuvré à la défense de la position stratégique de Bir Hakeim, où nous avons subi une attaque conjointe de l'artillerie, de l'infanterie et de l'aviation allemandes. À un contre dix, c'était un véritable enfer! Après avoir résisté du 27

mai au 10 juin 1942, nous avons reçu l'ordre d'évacuer pour tenter de rejoindre les lignes britanniques. Il était temps ! Nous étions à court de vivres et de munitions, malgré une opération réussie de ravitaillement, au cours de laquelle j'avais été, un temps, porté disparu. Malheureusement, nous avons dû déplorer de lourdes pertes, dont celle du lieutenant-co-

J'ai appris à aimer la France sur les bancs de l'école, où je me passionnais pour les campagnes napoléoniennes.

lonel Broche. Notre bataillon a alors fusionné avec le bataillon d'infanterie de marine pour former le bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique (B.I.M.P.). Après El-Alamein, en juillet 1942, nous avons participé aux campagnes de Tunisie, où les troupes de Rommel ont été défaites. Plus tard, nous avons débarqué en Italie et livré une dure bataille au Monte Girofano, en mai 1944. Blessé par des éclats de grenade, j'ai été évacué à l'arrière...

R.I. : Comment avez-vous vécu le débarquement en Provence ?

J.T.: Nous avions tant attendu ce jour! C'était, pour nombre d'entre nous, la première fois que nous foulions le sol de la métropole. Nous avons débarqué dans la nuit du 15 au 16 août 1944, à Cavalaire. Les combats ont été très meurtriers. Quant à moi, j'ai été blessé à nouveau et évacué en Afrique du Nord, pendant que mon bataillon progressait jusqu'aux Vosges. Je n'ai pu le rejoindre que le 26 décembre 1944, à la caserne de Latour-Maubourg, où il avait été mis au repos. C'est à cette époque que j'ai rencontré ma future épouse, Odette. Le 14 avril 1946, les rescapés du bataillon du Pacifique s'en sont retournés vers leurs îles natales et leur vie civile, après cinq ans d'absence.

(1) Appréciation du chef de bataillon Lemoine au titre des motifs d'attribution de la Croix de la Libération (Alger, 17 août 1944).



Du fond de l'abîme

En 1944 et 1945, les armées alliées découvraient avec effroi le sort funeste que les nazis réservaient aux « ennemis du peuple allemand », qu'ils fussent politiques, sociaux ou raciaux. Quelque 162 000 personnes ont été déportées depuis la France : 86 000 en répression de leurs actes (résistants, opposants), dont 35 000 ne sont pas revenues, et 76 000 Juifs, dont près de 74 000 ont péri dans la Shoah.

Temoignages des Rueillois

Les cérémonies départementale (le 25 avril) et nationale (le 26 avril) du souvenir des héros et victimes de la Déportation nous offrent l'opportunité précieuse de donner la parole aux ultimes témoins rueillois de l'enfer concentrationnaire, dont le courage et l'abnégation exemplaires forcent l'admiration



Marcel Letur, l'homme de l'ombre

Né à Paris en 1925, orphelin de mère, Marcel Letur entre en apprentissage de décoration sur porcelaine et céramique chez Lauret en 1941. En septembre 1943, alors que plusieurs membres de sa famille sont prisonniers ou entrés dans la clandestinité, il est contacté par un ami d'enfance, Jacques Legan, qui recrute pour le mouvement résistant Turma-Vengeance. «Je connaissais les risques, mais j'étais décidé», se souvient-il. Après avoir effectué des actions de distribution de tracts, de sabotage et de subtilisation d'uniformes et d'armes d'officiers allemands, il est chargé de l'escorte de chefs de la Résistance. C'est au cours d'une de ces périlleuses missions, le 17 mai 1944, qu'il est arrêté, bastonné et remis à la P.J. française, collaboratrice de l'occupant. Interné à Fresnes, puis à Compiègne, il embarque le 28 juillet, en compagnie de ses camarades

d'infortune, dans un wagon à bestiaux. «Nous étions convaincus que nous allions être exterminés tôt ou tard», confietil. Après une tentative d'évasion avortée, il échoue au tristement célèbre camp de Neuengamme. «Il y avait des pendaisons tous les jours en fanfare, et le crématoire marchait jour et nuit», rapporte-t-il. Une vingtaine de jours plus tard, il est transféré au camp annexe de Bremen-Farge. «Nous crevions de faim et nous étions frappés sans cesse et sans raison, témoigne-t-il. Beaucoup sont morts d'épuisement.» Il est ensuite assigné aux travaux de déblayage de la ville de Brême bombardée. Survivant à l'hiver glacial, il est évacué au Stalag 10B où, terrassé par l'asthénie, il réchappe miraculeusement au mitraillage systématique opéré par les S.S. «Libéré par les Américains et les Canadiens, j'étais dans un état pitoyable: j'étais atteint du typhus, je pesais moins de 35 kg, j'étais couvert de vermine et je ne me souvenais même plus de mon nom..., souligne-t-il. J'ai cru ne jamais revenir. Ce qui m'a permis de tenir, c'est ma jeunesse, ma haine des nazis et la solidarité que nous entretenions avec mes deux camarades, Jacques Legan et Pierre Arboissière.» Marié en 1949, Marcel Letur, qui devait conserver des séquelles des mauvais traitements subis, allait entrer chez Renault et s'installer à Rueil dès les années 50. Père, grand-père et arrière-grand-père, le dernier déporté rueillois a été honoré de nombreuses et prestigieuses décorations civiles et militaires.



Alain Joly, Le temps de la relève

Âgé de 19 ans en 1939, le père d'Alain Joly, Roger, rejoint rapidement l'Armée secrète de Haute-Corrèze. Arrêté à la gare de Tulle par la Gestapo en avril 1944, il est incarcéré, torturé, puis déporté au camp de concentration de Neuengamme. Survivant aux conditions de vie effroyables des internés, il fait partie de la dizaine de milliers de rescapés évacués vers la baie de Lübeck, où les nazis avaient résolu d'envoyer par le fond ces témoins gênants des atrocités hitlériennes.

À la faveur de tractations entre Bernadotte et Himmler, il échappe de justesse, en tant que Français, à ce naufrage délibéré. Comble de cynisme, c'est à la Royal Air Force, intoxiquée par de fausses rumeurs, qu'est « confiée » cette sinistre besogne *. Recueilli par la Croix-Rouge suédoise, Roger Joly, épuisé par treize mois de captivité, ne regagne la France qu'après plusieurs semaines de réhabilitation. Silencieux jusqu'aux années 80, il s'est, depuis lors, engagé corps et âme dans le travail de mémoire et de transmission des valeurs de la Résistance aux jeunes générations. Conscient de l'impérieuse nécessité de «ne pas laisser s'éteindre le souvenir de ceux à qui nous devons notre liberté à l'heure où la barbarie refait surface », son fils Alain, cadre retraité d'une compagnie pétrolière et officier de réserve, a décidé de reprendre le flambeau paternel. «Les derniers acteurs de cette période ont dépassé les 90 ans, souligne-t-il. Il est temps, pour leurs enfants et petits-enfants, d'assurer la relève.» Vice-président régional de l'Union nationale des associations de déportés, internés et familles de disparus (Unadif) et président de sa section rueilloise, il s'investit non seulement dans l'organisation de cérémonies commémoratives, mais aussi dans des actions éducatives, telles que le concours national de la Résistance et de la Déportation, créé en 1961 à destination des collégiens, lycéens et de leurs enseignants.

* La tragédie maritime du Cap Arcona (3 mai 1945) a coûté la vie à 7300 déportés.



Christian Le Sec'h,

Du débarquement normand à Buchenwald

Né à Lisieux en 1925, Christian Le Sec'h n'a pas encore 15 ans quand la guerre éclate. Alors que son père est envoyé sur le front syrien, il prend part à l'évacuation de la région de Caen en compagnie de sa mère. De retour dans le Calvados après l'armistice, le jeune homme se

livre, sur son initiative personnelle, à des opérations de sabotage en tant que mécanicien chez Citroën. Arrêté par l'occupant en août 1941, il parvient à s'évader de la Kommandantur. Par la suite infiltré, en qualité de chauffeur, auprès de l'état-major allemand, il transmet à la Résistance des informations sur l'emplacement et la configuration des Blockhäuser nazis. Après avoir accueilli les alliés débarqués à Dieppe, il est blessé par un tireur embusqué lors de la libération de Caen par les troupes britanniques et canadiennes. À peine rétabli, il intègre la 3º armée américaine sous le commandement du général Patton. Il participe alors à la libération du camp de Buchenwald (11 avril 1945) et au rapatriement de son compatriote interné Marcel Bloch, dit Marcel Dassault, venu spontanément se présenter à lui. Faute d'y retrouver son père, qui y avait été déporté pour faits de résistance, Christian Le Sec'h suit sa trace jusqu'à Dora et Mauthausen, où il apprend qu'il a été transféré par convoi ferroviaire, bombardé par les Soviétiques. De retour en France après avoir fait la jonction avec l'Armée rouge à Linz, fort de la « maturité précoce » que lui confère cette expérience hors du commun, il est «démobilisé alors que [ses] conscrits n'ont pas encore fait leurs classes ». Il poursuit dès lors sa carrière dans l'automobile et s'établit à Rueil, avec sa famille, en 1967. « Il faut toujours rester droit et regarder la réalité en face », recommande aujourd'hui le presque nonagénaire aux plus jeunes.



L'une des sources les plus précieuses pour la reconstruction des faits réside dans les lettres des soldats au front. Jamais les Français ne se sont autant écrits que pendant la Première Guerre mondiale. Des centaines de milliers de lettres et cartes postales circulaient quotidiennement. Elles constituaient, pour les millions de soldats et leur famille, le seul lien fragile qui les unissait encore.

Tout le monde écrivait, officiers et simples soldats: aux parents, aux épouses, aux amis, aux anciens collègues... Un volume de correspondance imposant, qui s'est vite avéré vital pour maintenir le moral des troupes.

Les Rueillois n'ont pas fait exception. Jaunis mais soigneusement conservés au musée d'histoire locale, ces témoignages sont très touchants. Nous vous en présentons ici quelques extraits, en vous invitant à contacter la société historique si le sujet vous passionne.

19 août 1914, Mouzon (Ardennes)

«L'on dort par petits morceaux d'une demi-heure et l'on s'estime heureux quand le total arrive à faire trois heures par nuit. Quant à la nourriture, quand nous en trouvons, on s'en colle tant qu'on peut, car en voilà peut-être pour 24 ou 30 heures. Tu penses si à ce régime la santé est brillante! Je passe du rhume de cerveau à la colique avec une désespérante régularité.»

24 octobre 1914, une tranchée devant Perthes-lès-Hurlus (Marne)

«Excusez-moi de vous écrire au crayon sur du papier qui n'a rien d'immaculé. L'encre est inconnue ici, et lorsque vous saurez que nous touchons en tout et pour tout un demi-litre d'eau par jour, vous me pardonnerez d'avoir les mains sales.

[...] Le jour, cette vie de tranchée serait passable, mais la nuit, c'est infiniment triste. L'on tire de tous côtés. Les patrouilles sont plus dangereuses, car en rampant, elles arrivent jusqu'au bord des tranchées. [...] Pour les éviter, nous avons jeté devant nos tranchées toutes les vielles gamelles et tous les vieux plats. Quand une patrouille cherche à s'approcher, elle butera sur un de ces plats et nous avertira de sa présence.»

13 septembre 1914, Suippes (Marne)

« Je reçois ta lettre ce matin. Je dois t'avouer que j'ai été étonné, car je pensais que ma lettre était passée au panier comme contenant des renseignements. [...] À Bertrix (Luxembourg belge à côté de Florenville), les Allemands, en nombre considérable, nous attendaient dans le bois où ils avaient préparé des tranchées avec fil de fer et abondamment garnies de mitrailleuses. Ce fut un vrai guet-apens. Ils nous laissèrent approcher et, à bonne portée, nous envoyèrent une vraie pluie de balles et d'obus. Ce fut terrible. Tous ceux qui étaient en avant, ne se doutant de rien, tombèrent en quelques minutes. »

17 décembre 1914, tête de sape*

«[...] le tir des anciens mortiers est terrible. Jamais je n'aurais cru revoir à la guerre de 1914 des mortiers que je considérais, avec dédain, à la terrasse des Invalides. Il est vrai que les anciens boulets sont remplacés par des bombes à mélinite, cheddite, dynamite, etc. Quand le hasard veut qu'une de ces bombes, qui pèsent 25 kg, tombe dans un parallèle, l'effet est terrible. Tout ce qui se trouve dans un rayon de 30 mètres est pulvérisé. »

26 septembre 1914, Somme-Suippe

«[...] Comme j'étais aujourd'hui de service à l'état-major, j'ai vu défiler toute la journée des prisonniers allemands [...] Quelques-uns savent quelques mots de français, j'en profite pour causer avec eux. En général, ce sont des réservistes jeunes. Ils ne sont pas trop fâchés d'être prisonniers, une fois qu'ils savent qu'on ne leur fera pas de mal. Ils se plaignent du manque de nourriture et ils sont tout étonnés de nous voir manger du pain et avoir du tabac.»

26 décembre 1914, Somme-Suippe

«[...] L'armée française est en train de devenir le plus bel échantillon de tous les costumes. Rien de plus rigolo que de voir un régiment redescendre de son tour de garde dans les tranchées. Le képi a été remplacé par le passe-montagne ou le bonnet d'aviateur. Les sans-famille se sont confectionné dans une capote allemande un capuchon, d'autres par-dessus la capote ont une espèce de fourreau en toile cirée avec deux trous pour le passage des bras. Tous les tapis de table qu'avaient bien voulu nous laisser les Allemands ont servi, et l'on voit sur le dos d'un bonhomme une descente de lit qui s'ajuste sur le devant avec un morceau de toile à matelas.»



Extraits de lettres du Rueillois Martinet à son ami Cagliuso.

^{*} Une sape est une galerie souterraine réalisée dans une guerre de siège ou une guerre de tranchées pour s'approcher à couvert d'une position ennemie . La tête de sape est une position avancée de cette galerie.

Quand l'on fêtait la Saint-Napoléon



août 1806. L'église de Rueil, entièrement illuminée et ornée de guirlandes, offre à la vue du public un buste de l'empereur posé sur un piédestal au milieu du portail. Au-dessus, cette banderole: «Honneur et gloire soient rendus au vainqueur d'Austerlitz, Napoléon le Grand, pacificateur universel». Le maire Alexis Bertin a proposé de «célébrer aux frais de la commune un jour qui doit être cher à tous les Français». Par son attachement à l'empereur, Rueil ne pouvait pas faire moins pour la Saint-Napoléon...

Un grand bal public

C'est par un décret du 19 février 1806 que le jeune empereur institue dans toutes les communes cette fête nationale chômée, pour commémorer sa naissance, mais aussi le rétablissement de la religion catholique en France par la signature du concordat de 1801. La date est fixée le jour de son anniversaire, le 15 août, et un saint Neopolis, martyr au début du IVe siècle, est transformé en saint Napoléon. D'année en année, la fête prend davantage d'éclat. Le matin, un cortège réunissant le conseil municipal et la gendarmerie défile de la mairie à l'église pour assister à la messe et au Te Deum. On procède à «la publication de la paix» dans toute la ville, avec la pompe

Le saviez-vous? Durant plus d'un quart de siècle, la France a célébré la Saint-Napoléon. Retour sur cette fête solennelle, mais aussi populaire, surtout à Rueil-Malmaison, ville impériale!

et la splendeur attendues pour un tel événement. Le soir, les Rueillois se retrouvent sur la place de l'église pour un grand bal suivi d'un feu d'artifice.

Interruption en 1815

En 1813, on envisage même de marier une fille sage à un ancien militaire qui aura servi honorablement la patrie, afin de célébrer ce jour «avec le plus de magnificence possible». Le conseil municipal n'y renonce que parce que cela augmenterait les dépenses... On se contente alors d'agrémenter la fête de danses, jeux et autres divertissements au

lieu-dit «Quinconce des marronniers», en face du parc du Maréchal-Masséna (place Richelieu).

La population de Rueil, si profondément dévouée à S.M. l'Empereur, était heureuse de pouvoir manifester son attachement en ce jour de fête

le maire Adrien Cramail

La célébration de la Saint-Napoléon s'interrompt en 1815 avec la chute de l'Empire, remplacée par la Saint-Louis, le 25 août, en hommage au roi Louis XVIII. Elle est rétablie par Napoléon III dès le 15 août 1852, avant même la proclamation du Second Empire.

«Vive l'empereur!»

Dans un Rueil largement pavoisé, le cérémonial, très solennel, débute le matin par une distribution de pain, de viande et de vin aux indigents inscrits au

bureau de bienfaisance. À midi, un cortège fourni, le maire en tête, se rend à l'église décorée de drapeaux et d'écussons à l'aigle impérial, pour assister au Te Deum. L'orphéon de Rueil et la musique du régiment égaient la cérémonie, à laquelle assiste un public toujours nombreux. Certaines années, des personnalités honorent même la ville de leur présence, tels la reine Marie-Christine d'Espagne et son époux, le duc de Riansares, en 1853. À la sortie de l'église s'élèvent des « vive l'empereur! » à la gloire de Napoléon III. Et le soir, les habitants illuminent la ville en garnissant leurs fenêtres de lampions. Comme le consignent chaque année le maire Adrien Cramail et le commissaire de police dans leur compte rendu au préfet, «la population de Rueil, si profondément dévouée à S.M. l'Empereur, était heureuse de pouvoir manifester son attachement en ce jour de fête ». Mais le 15 août 1870, le cœur n'y est plus. La Saint-Napoléon s'éteint.

Ode à l'Empereur

(1807)

«Lorsque Napoléon, prudent et belliqueux,

Signale des exploits dont on n'a nul exemple,

Ce héros invincible et prince généreux

Dans le cœur des Français sut s'ériger un temple.

Quand nous lui présentons l'encens qui (lui) est dû,

L'auguste Joséphine en partageant sa gloire

Participe à l'hommage offert à sa

Noël d'autrefois

Chaque année, nous vous présentons dans ce magazine les manifestations organisées à l'occasion des fêtes de fin d'année à Rueil. Une tradition qui dure depuis plus d'un siècle...



es premières célébrations publiques de Noël dans notre ville datent de 1885. La marquise de Bonneval, sœur du duc de Cadore, propriétaire du château de Buzenval, voulant perpétuer le souvenir de cette famille bienfaitrice, offre à l'église, en décembre 1885, «un splendide arbre de Noël aux branches duquel étaient suspendus, entre autres objets, plus de 700 oranges et quantité de jouets. Mille à onze cents enfants sont ainsi gâtés sans distinction de religion ou d'appartenance politique », explique Dominique Helot-Lécroart de la S.H.R.M.

Au temps de Roger Jourdain

Par la suite, ce serait sous la mandature de Roger Jourdain qu'un arbre de Noël aurait été officiellement offert aux enfants de Rueil dans les salons de l'hôtel de ville. «Maire atypique élu le 20 mai 1900 et artiste peintre d'une certaine notoriété, Roger Jourdain fréquente avec sa femme, née Henriette Dubois de Moulignon, les musiciens, peintres et écrivains de l'époque dans le salon que tient à Paris sa sœur, Madame de

du 6 décembre au 5 janvier Patinoire en centre-ville en centre ville en centre les 13,14 et 11. Décembre 2013

Saint Marceaux, propriétaire d'une maison chemin des Vignes à la Jonchère», ajoute Liliane Kalenitchenko, chargée de mission au cabinet du maire et mémoire de la ville. Un comité des fêtes à but philanthropique est constitué pour venir en aide aux malades indigents et aux personnes nécessiteuses. Des concerts, des bals, des tombolas dotées de très nombreux lots offerts par toutes les personnalités, les commerçants et anonymes de la ville sont ainsi organisés.

Après la guerre

Cependant, cette manifestation ne survit pas à la démission de Roger Jourdain en 1906. Mais, en 1909, on annonce la création d'un arbre de Noël sous la présidence du tout nouveau curé, l'abbé Faivre. D'autres arbres de Noël sont également célébrés dans les quartiers, les écoles et les associations.

Les archives évoquent l'existence, en 1946, d'un «comité de l'arbre de Noël unique de Rueil-Malmaison», composé de représen-

Les premières célébrations publiques de Noël dans notre ville datent de 1885.

Guignol

Mais la principale manifestation est une fête de bienfaisance autour d'un arbre de Noël, préparée par un groupe de dames patronnesses dirigé par Madame Roger Jourdain. Quelques jours auparavant, des vêtements sont distribués aux enfants des familles nécessiteuses. En 1903, Le Réveil ruellois écrit: «On ne peut imaginer rien de plus touchant que ce défilé silencieux et ému d'enfants. filles et garçons, auxquels des cœurs charitables plus favorisés par la fortune se sont intéressés [...] Dans la grande salle de la mairie, appelés un à un du vestibule comble où régnait un silence relatif, ils arrivaient, et aussitôt des mains expertes avec cette douceur maternelle innée au cœur de la femme les accaparaient et leur essayaient leur petit d'hiver. Plus de 400 enfants ont reçu vêtements, bas, chemises, tabliers, amoncelés sur le sévère tapis vert de nos édiles. » Le jour de Noël, tous les enfants de la ville sont conviés dans les salons de l'hôtel de ville à assister (à tour de rôle) à un spectacle de Guignol et une séance de prestidigitation donnée par un grand illusionniste du théâtre Robert-Hodin de Paris. À la suite de la représentation, les dames patronnesses distribuent sucres de pomme, oranges, bonbons et jouets (dominos, jeux de dames, lotos, cordes à sauter, raquettes et volants, trompettes, etc.).

tants de tous les groupements de la commune. Une fête est organisée pour tous les enfants âgés de 6 à 12 ans, quel que soit l'établissement scolaire fréquenté, car «nombreux seront certainement, cette année, ceux dont le Père Noël ne visitera pas la cheminée [...] La dureté des temps oblige les familles à des restrictions excessives. Il ne faut pas que l'enfance souffre, à l'occasion de cette fête, de l'âpreté et des difficultés des temps actuels.»



Que reste-t-il de la tradition vinicole rueilloise ? À l'heure de la Fête des vendanges et avant de déguster le nouveau millésime de Rueil-Buzenval, partons sur les traces des vignobles d'antan.

La route du VII

hemins des Vignes, rue des Pince-Vins, rue Cuvier, rue des Bons-Raisins, place des Maîtres-Vignerons..., Rueil conserve dans sa toponymie le souvenir de l'époque où la vigne prospérait. D'ailleurs, la Ville possède encore sa propre vigne⁽¹⁾. Plantée au cépage Sauvignon et vendangée par la confrérie des clos de Rueil-Buzenval, elle produit le vin de Rueil-Buzenval.

Les boit-sans-soif

La vigne à Rueil relève d'une histoire très ancienne qui se mêle à la tradition agricole d'Île-de-France, dont elle fut la culture principale pendant des siècles. «En 871, l'on retrouve l'énumération de champs, bois et "vignes" dans le titre de donation de Ruel-en-Parisis⁽²⁾ par Charles le Chauve à l'abbaye de Saint-Denis, indique Dominique Lécroart, membre de la S.H.R.M. En 1113, Rueil est même l'un des principaux producteurs de vin pour l'abbaye et, deux siècles plus tard, les vignes de Malmaison sont jugées "d'un bon rapport", tandis que les habitants sont qualifiés de "boit-sans-soif".»

L'émeute de Ruel

En 1598, le vin fut à l'origine d'une véritable émeute. En effet, les vignerons avaient l'habitude de vendre leurs produits sans intermédiaire, et «si toute la récolte n'était pas vendue, la coutume voulait qu'on accrochât une branche d'arbuste au-dessous de la porte pour indiquer aux passants qu'il y avait du vin à vendre », raconte Liliane Kalenitchenko, chargée de mission auprès du cabinet du maire et mémoire de la ville. Quand le parlement de Paris proclama un édit ordonnant à tous les vignerons d'écouler leur production place de Grève, ceux de Ruel



1947 : vendanges dans les vignes Ibert aux Terres rouges.

s'y refusèrent. La bagarre avec la maréchaussée fut inévitable, et les Ruellois, malgré leur résistance, durent se soumettre. Cet épisode fut relaté dans un long poème en latin intitulé L'Émeute de Ruel (consultable au musée).

Naissance des guinguettes

La production vinicole se poursuivit aux siècles suivants. Dans son domaine du château du val de Ruel, le cardinal de Richelieu cultivait des vignes. Il y fit même planter le très apprécié muscat de Frontignac. Au début du XIX^e siècle, la moitié de la population active exerçait le métier de vigneron et, en 1845, les vignes couvraient 384 hectares du territoire. En 1854, la récolte était toujours considérable, mais « la qualité [était] tellement médiocre que le vin ne [pouvait] se conserver qu'une année », écrivait Adrien Cramail, maire de Rueil au préfet de Versailles. C'est une des raisons pour lesquelles les vignerons obtinrent la permission « de tenir cabaret », les célèbres guinguettes.



De la vigne aux cultures maraîchères

À l'aube du XX^e siècle, les invasions de phylloxéra (une sorte de puceron ravageur de la vigne), le développement des transports qui importaient des vins du midi de bien meilleure qualité et l'urbanisation condamnèrent la culture de la vigne à Rueil. Les terres furent alors consacrées à la production maraîchère. Seules quelques familles, tels les Bertheville et les Ibert, continuaient à cultiver les raisins, mais uniquement pour leur consommation personnelle.

Il fallut attendre les années 80 pour que la tradition du vin retrouve une place publique à Rueil grâce à la confrérie des Clos de Rueil-Buzenval.

⁽¹⁾ Elle est répartie sur deux terrains. l'un de 1150 m² avec 750 pieds rue Cuvier. l'autre de 400 m² avec 150 pieds rue du 19-Janvier

⁽²⁾ Autrefois, Rueil s'orthographiait «Ruel». (3) Membre de la confrérie des clos de Rueil-Buzenval, auteur de son hymne.

La tragédie du Sélect

Au rang des drames qui ont frappé notre ville, l'incendie du cinéma Le Sélect et son cortège de victimes ont profondément marqué la mémoire rueilloise. Récit d'une nuit d'horreur, soixante-dix ans après les faits.

quipées du dernier smartphone aux multiples fonctionnalités, les jeunes générations ont peine à croire qu'il y a quelques décennies, le cinéma de quartier figurait au cœur de la vie sociale française. Ainsi, en ce 30 août 1947, pas moins de 557 spectateurs s'étaient pressés au Sélect, situé au 42 rue de Marly (actuelle rue Jean-Le-Coz), pour assister à la projection du film Étoile sans lumière de Marcel Blistène, avec Édith Piaf, Serge Reggiani et Yves Montand à l'affiche. Ce joyeux public familial ignorait alors que son divertissement du samedi soir allait se muer en terrifiant cauchemar.

Une salle aux normes de sécurité sommaires

Lieu de convivialité, Le Sélect, ancienne salle de bal transformée en cinéma en 1932, est exploité depuis 1938 par Antoine Mouillade. Doté d'un parterre et de deux balcons, desservis par des accès étroits, il fait l'objet, le 26 octobre 1946, d'une visite de la commission communale de sécurité, à la suite de la publication du décret du 7 février 1941 relatif à la protection contre les incendies des bâtiments et locaux recevant du public. Toutes ses recommandations ne sont pas suivies d'effet. Une négligence qui devait coûter la vie à une centaine de Rueillois...

Un immense désastre

C'est devant une salle comble, toutes générations confondues, que la séance vespérale débute. Des chaises sont même ajoutées dans les travées pour accueillir les derniers arrivés. Vers 21h50, peu après l'entracte, un incendie, dû à un court-circuit, se déclare au plafond. À défaut d'avoir été régulièrement ignifugées, les tentures murales s'embrasent, et le feu se propage à la cabine de l'opérateur, aux balcons, ainsi qu'à l'unique escalier de bois. Les flammèches étendent bientôt le sinistre aux fauteuils et aux vêtements des malheureux spectateurs, littéralement encerclés par les flammes. Tandis que certains se jettent

des balcons, des parents affolés lancent leurs enfants à l'assistance du parterre. Cette dernière ne trouve aucun salut dans les extincteurs, qui ne fonctionnent pas, ni dans l'issue de secours bloquée, donnant qui plus est sur une cour verrouillée, rue Messire-Aubin. Dans un mouvement de panique indescriptible et une atmosphère suffocante, les spectateurs pris au piège périssent piétinés, asphyxiés, assommés par l'effondrement des charpentes et carbonisés.

Jean Le Coz est décoré de la Légion d'honneur à titre posthume, et la rue de Marly est rebaptisée à son nom.

Un cruel bilan

Épaulés par des renforts venus des communes environnantes, les secours s'organisent rapidement. Les ambulanciers évacuent des dizaines de blessés graves à l'hôpital Stell, à Nanterre ou à Saint-Germain-en-Laye. À trois heures du matin, les corps défigurés retrouvés dans les décombres sont transportés à la justice de paix ou à l'école des garçons, morgue de fortune. Plus de la moitié des victimes, dont le total définitif allait s'élever à 89 morts. 64 blessées et quatre orphelins, ont moins de 20 ans. Parmi celles-ci se trouve Jean Le Coz, fils d'un marchand de vin, qui s'est distingué par sa bravoure. Sorti vivant de la fournaise, le jeune homme s'y est précipité à trois reprises pour sauver des blessés. Après avoir tiré deux jeunes filles du brasier, il tente vainement, contre l'avis des infirmiers, de porter assistance à d'autres spectateurs. Peu après, l'on devait identifier son corps calciné, tenant la dépouille d'un enfant dans les bras.



Obsèques des victimes de l'incendie du Sélect, place de l'Église, le 2 septembre 1947.

Une ville endeuillée

Plus de 20000 personnes assistent aux obsèques collectives, qui se déroulent le mardi 2 septembre place de l'Église, où s'alignent les cercueils couverts de gerbes de fleurs. La messe y est célébrée par le chanoine Boltz, en présence de Monseigneur Roland-Gosselin, évêque de Versailles. Escortées jusqu'à leur dernière demeure par une foule éplorée, les victimes sont ensuite inhumées dans le cimetière ancien. Le 20 septembre 1947, le conseil municipal décide d'attribuer gratuitement une concession centenaire au terrain occupé par leurs tombes.

Un retentissement national

La catastrophe, qui fait la une des journaux de l'époque, se solde par l'arrestation immédiate et l'incarcération à la prison de Versailles du propriétaire de l'établissement. Au terme de son procès pour homicides et blessures involontaires, qui s'ouvre le 22 mars 1948, il est condamné à une peine d'un an d'emprisonnement, à six mille francs d'amende et au versement d'indemnités aux familles des victimes. Insolvable, il échappe cependant aux condamnations financières. Heureusement, la solidarité citoyenne prend le relais. Ainsi, le conseil municipal extraordinaire du 31 août vote un crédit d'un million de francs pour venir en aide aux personnes sinistrées. Le gouvernement et le conseil général allouent également, chacun, une enveloppe d'un million. Les donateurs privés et publics se mobilisent à leur tour, dont le président Vincent Auriol. Enfin, le colonel Pouyade, son représentant, décore Jean Le Coz de la Légion d'honneur à titre posthume, et la rue de Marly est rebaptisée à son nom. Rueil honore ainsi, aujourd'hui encore, la mémoire de son acte héroïque.

Entrez dans le monde d'Osiris

Fermé pour rénovation depuis 2003, le Pavillon Osiris a rouvert ses portes au public. Il accueille désormais la collection du donateur éponyme, qui acquit le château de Malmaison aux enchères en 1896 avant de le réhabiliter et d'en faire don à l'État. Un voyage historique entre Second Empire et IIIe République.

Le Pavillon Osiris en pratique

Ouvert tous les jours (sauf mardi) du 1^{er} octobre au 31 mars de 10h à 17h15 (jusqu'à 17h45 le week-end) et du 1^{er} avril au 30 septembre de 10h à 17h45 (jusqu'à 18h15 le week-end). Dernière entrée : 45 minutes avant la fermeture.

Renseignements:

01 41 29 05 55 ou www.chateau-malmaison.fr

ien qu'il ait apporté un soin méticuleux à la préservation de sa mémoire, Daniel Iffla, autorisé à porter le patronyme d'Osiris par décret impérial du 24 août

1861, demeure injustement méconnu des Rueillois. La restauration du pavillon qui lui doit son nom nous offre cependant l'opportunité de (re)découvrir un personnage clé de l'histoire du château de Malmaison, qu'il arracha au sort funeste du morcellement et de la ruine

Un humaniste nationaliste

D'origine modeste, Daniel Iffla naquit le 23 juillet 1825 au sein de la communauté juive dite « portugaise » de Bordeaux. À l'instar de ses concitoyens Pereire ou Mirès, il fit fortune dans la banque. À la tête d'un immense patrimoine, il s'investit dans des oeuvres de bienfaisance et de mécénat architectural, scientifique et artistique, puis légua l'essentiel de son capital à l'Institut Pasteur. Des choix dictés par les valeurs tout à la fois romantiques, positivistes, humanistes et patriotiques d'un « Français israélite » porté à la surenchère nationaliste, dévoué au culte de la Révolution émancipatrice, de l'épopée napoléonienne et de la République assimilatrice, sans pour autant renier son appartenance confessionnelle. Philanthrope mondain à ses heures, cet amoureux des lettres et des arts, parfois enclin à l'ostentation, ne manquait aucune occasion de célébrer les héros d'une nation qu'il voulait rayonnante.

Le sauvetage de la Malmaison

Rejetant la perspective que le château de Malmaison, en voie de délabrement, ne tombât « entre les mains

d'un étranger ou de quelque acheteur indifférent à son caractère historique », il en fit l'acquisition, lui restitua son identité napoléonienne, puis l'offrit à l'État à condition qu'il devînt un musée. « Ma volon-



Ma volonté [...] est de faire de la Malmaison un sanctuaire de patriotiques souvenirs pour les Français soucieux de la gloire de leur pays

té, que je tiens à exprimer ici dans toute sa vigueur, n'est donc pas de faire de la Malmaison un lieu de pèlerinage pour les partisans d'un régime déchu, mais un sanctuaire de patriotiques souvenirs pour les Français soucieux de la gloire de leur pays », tient-il alors à préciser. En 1898, il envisagea d'édifier un pavillon dans le domaine afin d'y abriter sa collection personnelle. Le 16 janvier 1904, trois ans avant sa mort, le musée national de Malmaison était ins-

> titué par décret du président Loubet, mais le pavillon ne devait voir le jour que beaucoup plus tard.

Une collection éclectique

Ouvert en 1924, rénové pour la première fois dans les années 70, ce dernier présentait diverses expositions et collections de grands donateurs, au mépris de la vocation que lui avait assignée son concepteur. « Grâce à la rénovation qui vient de s'achever, financée par l'État et confiée à un cabinet de jeunes architectes menés par Florent Rougemont, les dispositions testamentaires d'Osiris sont enfin respectées dans leur intégralité », souligne Céline Meunier, conservateur au musée national du

château de Malmaison. Derrière des vitres frappées d'inscriptions hiéroglyphiques du Moyen Empire, les visiteurs peuvent apprécier l'étonnante mise en scène d'une collection de 260 œuvres emblématiques des goûts artistiques de leur propriétaire : dessins exceptionnels, peintures hollandaises et italiennes, vases grecs, statuettes égyptiennes, sculptures, armes, objets

décoratifs exotiques, mobilier XIX^e, sans oublier les représentations du panthéon des illustres, de Moïse à la tragédienne Rachel, en passant par Voltaire et Gounod. Un univers riche de surprises et de mystères, à l'image d'Osiris!

d' Histoire orgue

Alors que l'orgue de l'église Saint-Pierre Saint-Paul vient tout juste dêtre restauré, la société historique de Rueil-Malmaison vous convie à un voyage dans le temps, aux origines de ce joyau du patrimoine rueillois.



L'orgue de Rueil lors du concert en faveur de la souscription publique pour sa restauration, le 12 avril 2015.

lassé monument historique en 2013, objet des soins attentifs de la société Robert frères pendant dix-huit mois, l'orque de Rueil nous revient dans toute son authentique splendeur. Indissociable du cachet de l'église Saint-Pierre Saint-Paul, il n'a pourtant pas été le premier instrument à y accompagner les offices.

Grandeur et décadence

De fait, le cardinal de Richelieu, illustre propriétaire du château du Val de Ruel, avait offert à l'église paroissiale - à la construction de laquelle il avait contribué - un orque dû à l'estimé facteur Guillaume Lesellier, décédé avant d'avoir achevé son œuvre. Jugé «inutile» à la Révolution, il fit les frais de la campagne de vente de l'an VI (1797) au profit de la République. Selon le jugement peu amène consigné le 11 brumaire par Louis-Michel Jeulain, commissaire de l'administration centrale de Seine-et-Oise, «le son des écus sera plus agréable au gouvernement que celui, lugubre, que poussent ordinairement les tuyaux d'une orgue, surtout lorsqu'elle est mauvaise». L'instrument allait être adjugé au citoyen Delcamp, chaudronnier à Saint-Germain-en-Lave. En 1837, la fabrique de Saint-Pierre Saint-Paul dote l'église d'un nouvel orgue de dix jeux.

Un cadeau impérial

Très attaché à Rueil où reposaient sa mère, la reine Hortense, et son auguste grand-mère, Joséphine Bonaparte, Napoléon III entreprit d'embellir la commune. Il apporta une attention

particulière à l'église, alors vétuste, chargeant notamment son architecte fétiche, Eugène Lacroix, d'en assurer la complète restauration. À cette occasion, l'orque fut démonté. Deux ans d'efforts furent nécessaires pour que ce «Saint-Denis impérial »(1) pût de nouveau accueillir le culte (26 avril 1857). En 1858, le maire et la fabrique tentèrent sans succès d'obtenir la réinstallation de l'orque sur une nouvelle tribune. Mais, une fois de plus, l'empereur allait manifester sa prodigalité envers l'église de Rueil: en

Aristide Cavaillé-Coll. «Dans un buffet précieux par son ancienneté et par une heureuse ornementation, M. A. Cavaillé a placé un instrument digne de servir de modèle dans l'art que lui-même cultive. L'orgue de Rueil, grâce à sa construction solide, à la sonorité puissante et variée rappellera longtemps aux fidèles la pieuse munificence de l'Empereur. Sa majesté ne pouvait pas mieux honorer un artiste en l'appelant à laisser un monument de son talent dans une église qui renferme de si précieux souvenirs »,

"L'orgue de Rueil, grâce à sa construction solide, à la sonorité puissante et variée rappellera longtemps aux fidèles la pieuse munificence de l'Empereur. » ¶ ¶

> Louis James Alfred Lefébure-Wely, organiste de Saint-Sulpice

1863, il fit l'acquisition d'un majestueux buffet d'orgue, à la faveur de la remise en état de la basilique de Santa Maria Novella de Florence (1859). Datant probablement de la fin du XVe siècle, ce somptueux témoin de la Renaissance, ouvrage de bois sculpté et doré, décoré d'écussons, de cornes d'abondance, de guirlandes et de fleurs de tournesol, est attribué au sculpteur Baccio d'Agnolo⁽²⁾. Un tel écrin (classé monument historique en 1970) exigeait qu'y prît place un instrument digne de la magnificence du Second Empire, dont la commande fut effectuée auprès de l'un des facteurs d'orgue les plus prisés de l'époque,

indiquent Ambroise Thomas, de l'Institut, Louis James Alfred Lefébure-Wely, organiste de Saint-Sulpice, et Jules Antoine Lissajous, physicien, dans leur rapport à «Son Excellence Monsieur le ministre de la Maison de l'Empereur», le 13 avril 1864 (AN, F21/1451).

150 années de service

L'instrument fut solennellement béni et inauguré le dimanche 10 avril 1864, en présence de l'évêque de Versailles, du maréchal Vaillant, représentant l'empereur, du préfet, le comte de Saint-Marsault, et du maire de Rueil, Adrien Cramail. Un journaliste écrivit que

Louis James Alfred Lefébure-Wely, «promenant ses doigts habiles sur le clavier de l'instrument, en tira, tour à tour, de fortes et suaves harmonies et charma les oreilles d'une assistance nombreuse et recueillie».

Mises à part quelques interventions de routine de Cavaillé-Coll dans les décennies qui suivirent et l'électrification de la soufflerie en 1954, l'orque n'a pas subi de modification majeure depuis lors. Préservé des dénaturations qui ont affecté tant de ses homologues et restauré avec professionnalisme, il offrira aux Rueillois, pendant des décennies encore, la pureté de ses sonorités originelles.

(1) Voir Jean-Marc Baffart, «L'orgue de l'église paroissiale de Rueil-Malmaison», Bulletin de la société historique de Rueil-Malmaison, n°37, décembre 2012, note 1,



La restauration de l'orque (coût total : 205 269 euros) a pu s'effectuer grâce à la participation de plusieurs partenaires : la Drac Île-de-France (74 304 €), la Ville (71 441 €), la souscription publique pour 24 899 €), la Fondation du patrimoine (23 625 €), la Fondation Sainte-Geneviève (7000 €), la paroisse Saint-Pierre Saint-Paul (4000€).

Le conquérant et le pharaon

Le peintre Maurice Orange a signé en 1895 un tableau de près de 4 mètres sur 5 illustrant la conquête de l'Égypte par Napoléon Bonaparte, en 1798. Une œuvre minutieuse et saisissante, présentée au musée d'Histoire locale, qui oppose un pharaon qui n'est plus à un empereur en devenir.



Maurice Orange : Bonaparte devant les pyramides contemplant la momie d'un roi, vers 1890, 390x 490 cm, collection musée d'Art et d'Histoire de Granville. À noter que « roi » c'est le titre donné au 19^e siècle, aujourd'hui on lui préfère « pharaon ».

uand il rentre victorieux de sa campagne d'Italie, le général Bonaparte retrouve une France en conflit ouvert avec l'Angleterre. Au point que le Directoire envisage de faire débarquer dans les îles britanniques une armée commandée par le général. Considérant l'entreprise impossible et souhaitant accroître sa gloire, Bonaparte propose à la place de conquérir l'Égypte... Ce pays est une étape commerciale potentielle idéalement placée à mi-chemin entre l'Inde et l'Occident : le percement de l'isthme de Suez, imaginé de longue date par les Français, leur ouvrirait une route stratégique dans le commerce avec l'Orient, en concurrence directe avec les Britanniques. Bonaparte organise son expédition avec des dizaines de milliers d'hommes mais aussi plus de

cent cinquante savants, ingénieurs, artistes et hommes de lettres chargés d'étudier le pays, sa cartographie, son patrimoine archéologique, sa faune, sa flore... Et bien sûr de réfléchir à la création de ce fameux canal entre la Mer Rouge et la Méditerranée.

Une source d'inspiration

La flotte quitte Toulon le 19 mai 1798. Le 1er juillet, les troupes françaises accostent en Égypte et s'emparent rapidement d'Alexandrie. Elles descendent ensuite vers le sud pour se confronter aux rebelles mamelouks. S'engage ainsi, le 21 juillet, la bataille dite des Pyramides qui verra la défaite des troupes égyptiennes. Bonaparte s'installe alors au Caire, où il crée l'Institut d'Égypte qui regroupe tous les scientifiques de l'expédition. Leurs découvertes et leurs travaux seront compilés dans un ouvrage de référence

désormais dans une salle dédiée du musée d'Histoire locale, met en scène un face-à-face entre

Bonaparte et ce pharaon dans son sarcophage ouvert.

en vingt volumes, Description de l'Égypte, paru entre 1802 et 1830. Cette œuvre magistrale et richement illustrée deviendra une source d'inspiration pour les arts décoratifs, la sculpture ou encore l'architecture, donnant

naissance à l'égyptologie et l'égyptomanie. Maurice Orange en est l'une des figures. Né à Granville en 1867, il se forme à l'Académie des beaux-arts de Paris auprès du célèbre peintre orientaliste Jean-Léon Gérôme. Passionné à la fois par la peinture historique, les costumes militaires et l'épopée napoléonienne, il réalise en 1895 une huile sur toile qui réunit ses thèmes de prédilection : Bonaparte en Égypte contemplant la momie d'un pharaon. Deux ans plus tôt, l'artiste a bénéficié d'une bourse de voyage pour partir dans ce pays qui suscite en lui enthousiasme et admiration. Il visite tous les grands sites archéologiques et exécute sur place de nombreuses études à l'huile et à l'aquarelle. « Les momies aussi nous ont beaucoup intéressés, écrit-il dans une lettre de voyage. Celle de Ramsès entre autres, dont la figure est conservée comme s'il dormait. »

L'avenir de Bonaparte

Son tableau, exposé désormais dans une salle dédiée du musée d'Histoire locale de Rueil-Malmaison, met en scène un face-à-face entre Bonaparte et ce pharaon dans son sarcophage ouvert, le visage découvert, devant ses officiers mais aussi les savants qui l'accompagnent, ombrelle à la main pour se protéger d'un soleil écrasant. Une scène (hypothétique ?) présentée au Salon des artistes français de 1895, qui inspira des commentaires bien différents aux critiques d'art de l'époque. Ainsi, Le Soleil du dimanche y lit l'avenir de Napoléon : « Un dialogue de pensées semble s'ouvrir entre la majesté de jadis et celle qui se prépare pour le général français. » Tandis que La Correspondance Havas s'interroge : « Le général en chef contemple ce cadavre, qui est peut-être celui d'un grand conquérant comme lui, et il doit se faire de singulières réflexions sur la vanité des grandeurs de ce monde... »

Levez les yeux!

Pas jusqu'au ciel, juste sur les façades des villas et des immeubles érigés à la fin du XIX^e siècle, autour de la gare notamment.

Vous y découvrirez de magnifiques céramiques ornementales, caractéristiques de l'architecture de cette époque.



our les uns, ce ne sont que des carreaux. Pour les autres, des témoignages historiques de toute beauté. « La céramique architecturale s'est développée à partir du milieu du XIXº siècle, à la faveur de l'arrivée du chemin de fer et de l'émergence de nouveaux quartiers résidentiels autour des gares, explique Yvette Le Page, membre de la Société historique

industrielle et étroitement liés au bâtiment, constituent des décors colorés peu coûteux, résistants et d'entretien aisé. » Des motifs en briques vernies, floraux, d'inspiration Renaissance, Art nouveau ou encore Art déco, créés par des peintres prestigieux (Mucha, Simas, Arnoux, Sandier, Chéret, Grasset...) ou moins connus, orneront ainsi abondamment les façades jusque dans les années 1930.

Ce décor n'est pas unique mais rare.

Il avait sûrement été créé à la demande du client.

Yvette Le Page, membre de la S.H.R.M.

de Rueil-Malmaison. La mode est alors au mélange des styles, au goût pour la couleur, aux matériaux bon marché. Les carreaux de céramique émaillée, qui sont réalisés à l'échelle

Un coup de foudre

C'est au détour d'une rue qu'Yvette Le Page découvre cet art singulier. « J'ai eu un véritable coup de foudre pour une maison tout à fait charmante mais vouée à la démolition, qui affichait de remarquables céramiques architecturales », se souvient-elle. Par ses recherches et la consultation d'anciens catalogues de vente, elle identifie la manufacture à l'origine des frises végétales. Les panneaux aux jeunes femmes restent quant à eux une énigme. « Ce décor n'est pas unique mais rare, souligne la Rueilloise. Il avait sûrement été créé à la demande du client. »

Cette villa, située au 40 avenue Paul-Doumer, a aujourd'hui laissé place à un programme immobilier. La mobilisation d'Yvette Le Page, ajoutée à la sensibilité du maire pour le « petit » patrimoine, a cependant permis de sauver ce témoignage du passé architectural et industriel. « Les céramiques ont été déposées, fait savoir Olivier de la Serre, adjoint au maire aux Affaires culturelles. Une étude est en cours

pour évaluer la possibilité de leur restauration.»

Patrimoine discret

En attendant, de nombreux décors de céramique restent à voir sur les façades des villas et des immeubles rueillois, essentiellement entre la gare et le centreville, avenues Albert-1er, Cantorum, de Seine, etc. « Une visite quidée a été proposée lors des Journées européennes du patrimoine mi-septembre et nous envisageons d'en proposer des nouvelles », indique Claire Maurer-Montauzé, directrice du musée d'histoire locale. Tout un chacun peut cependant découvrir seul et à son rythme ce patrimoine discret, lors de ses trajets quotidiens ou de ses déambulations, à Rueil mais aussi Suresnes, Colombes... « Dans toutes les villes de France, on trouve des céramiques architecturales », confirme Yvette Le Page, toujours à l'affût de nouveaux « trésors » lorsqu'elle voyage en train. Vous aussi, ouvrez l'œil!



66 Entre les Gardes suisses et les habitants,

la vie s'organise, des

liens se tissent.

eunes, grands, robustes, portant les cheveux milongs, une barbe et une moustache... Les deux-cents Gardes suisses cantonnés à Rueil-Malmaison en 1617 sont quelque peu redoutés dans ce qui n'est encore qu'un petit bourg rural de 1300 âmes. Mais l'ordre vient du roi, alors on s'exécute : les habitants leur fournissent literie, ustensiles de cuisine et bois de chauffage. Certains les accueillent chez eux, les autres étant hébergés dans des locaux retenus par le syndic (maire) et l'officier suisse. Il faut aussi leur prêter des chevaux pour qu'ils puissent aller remplir leur mission. Les Gardes suisses sont en effet chargés de garder l'extérieur des édifices royaux, de maintenir l'ordre à Paris et de suivre le roi à la guerre, en première ligne. Pour créer ce régiment, point d'orque d'une alliance franco-suisse initiée par Louis XI en 1483, les soldats ont été choisis parmi les plus valeureux, fidèles et disciplinés.

Jusqu'à la Révolution

Ce ne sont pas des soudards. Ils perçoivent une solde, bénéficient de

privilèges et peuvent commercer dans le bourg. Leur présence en nombre, colorée, avec leurs habits rouges bordés de bleu, et musicale, avec leurs fifres et leurs tambours, apporte de l'animation. Entre les Gardes suisses et les habitants, la vie s'organise, des liens se tissent. Mariages, naissances, baptêmes, décès : les registres paroissiaux révèlent la participation de ces soldats étrangers dans le quotidien du village. En 1750 pourtant, le roi Louis XV fait créer trois casernes. Les nouvelles recrues y vivront séparées de la population locale. La Révolution sonne le glas de ce régiment. Les idées révolutionnaires gagnent la caserne, des soldats sont renvoyés, les officiers et les notables locaux répriment tout

À l'heure suisse

Il y a trois cents ans, Rueil-Malmaison accueillait quelque deux-cents soldats du régiment des Gardes suisses de Louis XIV nouvellement créé. Leur séjour se prolongera jusqu'en 1792, ces jeunes hommes s'intégrant progressivement dans la vie du village d'alors.

mouvement jugé séditieux. Puis le 10 août 1792, alors que les Gardes suisses défendent le palais des Tuileries, un ordre royal les laisse sans armes. C'est le carnage : les soldats tombent, mutilés par des armes improvisées par une foule en furie. Le lieutenant Bonaparte assiste à la scène, horrifié. Après 176 ans de bons et loyaux services auprès des rois, le régiment des Gardes suisses n'existe plus. À Rueil, les quelques soldats demeurés à la caserne enterrent leurs drapeaux et se cachent aux alentours.

Des fonctions importantes

Des descendants civils de Gardes suisses ainsi que des « vétérans » restent. Certains occuperont par la suite des fonctions municipales importantes, tel Pierre Busset, qui signera en 1814 l'acte de décès de l'impératrice Joséphine. De nos jours encore, l'absence de « groupes suisses » à Rueil témoigne de l'intégration réussie de ces vaillants soldats au sein de la population de notre ville.

Musée des Gardes Suisses

documentation auquel nombre d'étudiants et de familles désireuses d'effectuer une recherche généalogique font référence.

Visite sur demande au 01 47 32 66 50 ou par mail à musee-municipal@mairie-rueilmalmaison.fr